



Télévision Page B2  
Cinéma Page B3  
Théâtre Page B6  
Disques classiques Page B7  
Musique classique Page B8  
Jazz et blues Page B9  
Vitrine du disque Page B9  
Arts visuels Page B10  
Formes Page B12



## Wajdi et le Voyage

ROBERT LÉVESQUE  
LE DEVOIR

Il s'appelle Wajdi, on dirait que c'est un prénom de petit ours dans *Le Livre de la jungle*, ou de second couteau dans les *Mille et une nuits*; il a 26 ans, il est de type clown gai, avec des yeux de chat content, car il a déjà trois vies, l'une à Beyrouth, l'une à Paris, l'une à Montréal. Il a quitté une ville en guerre (et la Méditerranée) à huit ans, une capitale littéraire (et son enfance) à 16 ans, et il est venu en Amérique où il a découvert un autre ciel, l'hiver, le théâtre (et sa blonde).

Depuis le milieu des années 80 on l'a vu pointer ses yeux curieux d'adolescent liseur dans les classes de l'École nationale de théâtre, où avec Yves Desgagnés il a fait son apprentissage. Du jeu. De l'expérience humaine du théâtre. Et de ce qu'il appelle «la contagion avec le public». Il dit aujourd'hui que le Québec — d'où il partira un jour car, dit-il, «je ne me vois pas vivre ma vie au même endroit, je n'ai pas été habitué à cela» — est pour lui le pays du théâtre. Le pays de Gauvreau, sa grande découverte montréalaise.

Wajdi Mouawad, libanais, français, québécois, jeune, intellectuel, est un garçon qui voyage. Dans sa tête où il traverse les pays du rêve, dans la littérature où il aborde aux continents Shakespeare, Dostoïevski, Musil, Walser, Kafka, et Céline (dont il présente ces jours-ci son adaptation du *Voyage au bout de la nuit* à la salle Fred-Barry), dans la réalité où il a la bougeotte, passant six mois par an ici et là, maintenant sollicité pour travailler au théâtre en France, en Belgique (dont il revient, son *Voyage* ayant été joué au Théâtre de Poche de Bruxelles), et dans le théâtre même où son prochain projet est de n'adapter rien de moins que *Le Tour du monde en 80 jours* de Jules Verne! Comme de juste!

Encore inconnu du grand public, et fort heureusement sans doute quand on sait à combien de compromis le chemin vers cette masse est parfois condamné, Wajdi Mouawad a déjà fait sa marque dans le milieu des théâtres, avec un *Macbeth* qu'il a mis en scène dans un parking du centre-ville à deux heures du matin, avec une pièce produite à Fred-Barry qui avait pour titre *Une partie de cache-cache chez les Tchecoslovaques*, avec sa personnalisation de Gauvreau dans *L'Asile de la pureté* à l'École nationale, et avec ces cinq heures célimiennes qu'il a orchestrées avec les finissants de l'ENT à partir de *Mort à crédit*, de *Voyage au bout de la nuit* et de quelques autres récits de l'ermite de Meudon. Un exercice public devenu depuis jeudi à Fred-Barry un spectacle à part entière.

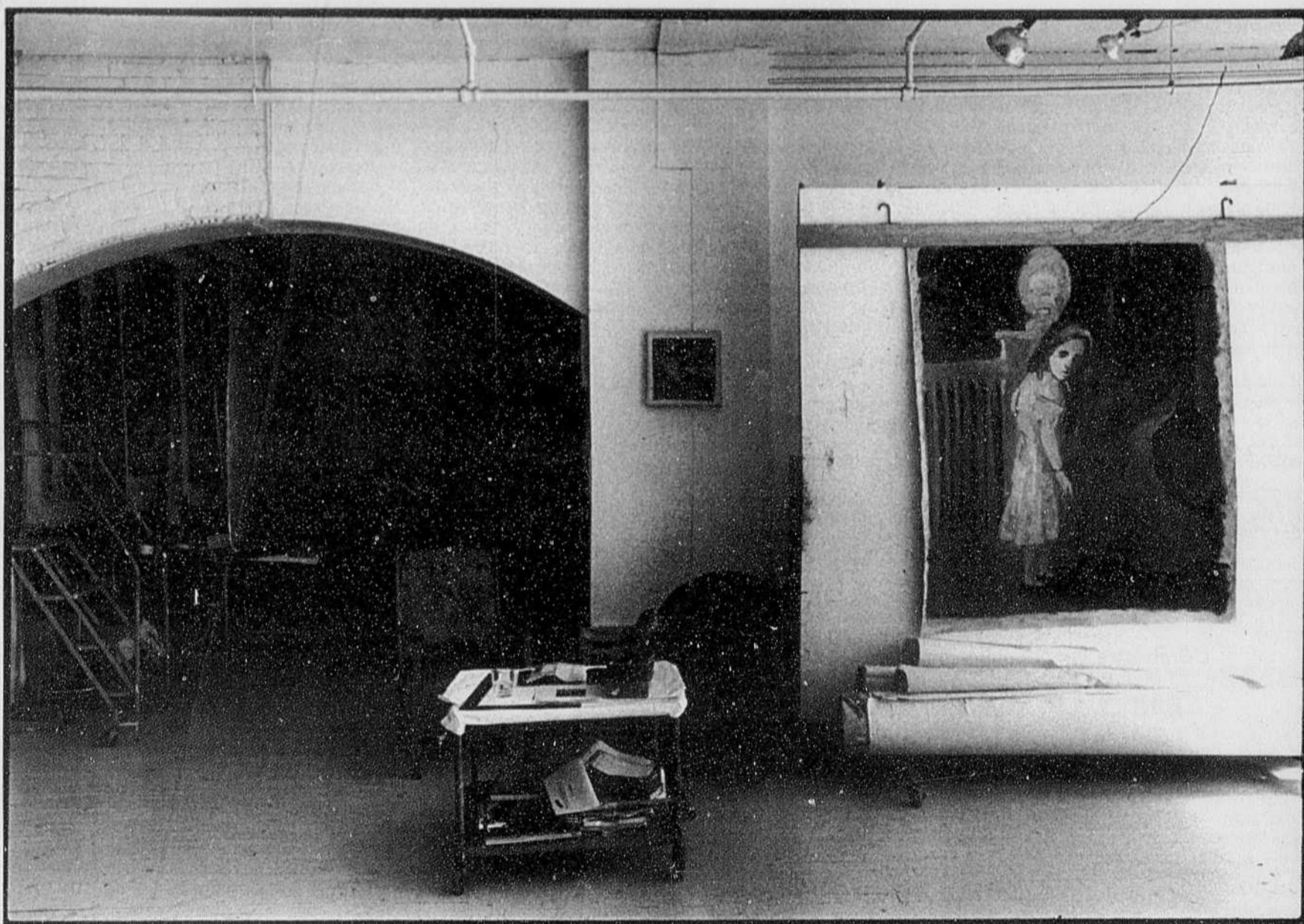
### Raconter des histoires

Ce qui le fait courir au théâtre c'est le désir de raconter des histoires. Il me l'explique avec des éclairs de feuilletoniste à la Eugène Sue dans les yeux. On comprend pourquoi il a choisi de mettre en scène l'histoire rocambolesque et feuillarde de Ferdinand Bardamu, de Robinson, de Toulouse, de Molly et de Courtial des Pereires. «L'entreprise de raconter des histoires est fabuleuse en elle-même, et l'idéal serait que le spectateur et le personnage ne sachent pas

VOIR PAGE B 2 : MOUAWAD

# LES ATELIERS

En trois ans, Les Ateliers s'exposent sont devenus un événement important. Mais le sous-financement menace...



L'atelier de Susan Scott.

PHOTO ANDRÉ CLEMENT

JENNIFER COUËLLE

On ne le dira pas assez, l'art en général, mais tout particulièrement les arts visuels, souffrent d'une méconnaissance de la part du public. Et les musées? Et les galeries, demanderez-vous? Soit. Mais c'est un milieu dans lequel le mot lucratif signifie peu de chose. Les galeries commerciales ne peuvent pas vraiment se targuer des profits qu'elles génèrent. Et même les *blockbusters*, cette politique muséale controversée, tentent toujours de rectifier le tir, mais sans la fréquentation et la rentabilité escomptées, la stratégie — on l'a vu récemment avec les méga-expositions *Beauté mobile* et *Paradis perdus: l'Europe symboliste* du Musée des beaux-arts de Montréal — chute de haut. Bref, les arts visuels ne relèvent d'aucune industrie.

## Les dessous de l'art

Cela dit, les arts visuels perdurent. Ce ne sont d'ailleurs pas les artistes qui manquent au Québec. Selon le ministère du Revenu, environ 2300 personnes se déclarent actuellement artistes visuels professionnels! Conclusion: ce qui manque, c'est le public et, surtout, son engouement. Richard Théroux et Hélène Poirier, co-directeurs et cofondateurs de Cobalt art actuel, l'organisme qui, depuis 1992, met sur pied annuellement le circuit de visites d'ateliers d'artistes *Les Ateliers s'exposent*, sont particulièrement sensibles à la nécessité d'une rencontre accrue entre l'art, les artistes et la société. Et quoiqu'ils ne se présentent pas *a priori* comme éducateurs du grand public et se

VOIR PAGE B 2 : ATELIERS



Guyline TREMBLAY, en répétition

## Albertine, en cinq temps de Michel Tremblay

dès le 3 octobre 1995

AVEC: Sophie  
CLÉMENT  
Sylvie  
DRAPEAU

Élise  
GUILBAULT  
Andrée  
LACHAPPELLE

Monique  
MERCURE  
Guyline  
TREMBLAY

MISE EN SCÈNE:  
Martine BEAULNE

Supplémentaires  
du 9 au 12 novembre

THÉÂTRE ESPACE GO:  
4890, BOUL. ST-LAURENT  
MONTRÉAL  
(514) 845.4890  
(514) 790.1245

LE DEVOIR

## TÉLÉVISION

# Les «nouvelles» changent à la radio de Radio-Canada



PAULE DES RIVIÈRES

La direction de la radio de Radio-Canada abolissait, le 28 août dernier, son grand bulletin de nouvelles de 17h30. Elle abolissait également son grand bulletin de soirée, à 22h, en douce. En revanche, elle claironnait sa décision de présenter des bulletins 24h sur 24. Ces changements sont diversement accueillis dans la salle des nouvelles de Radio-Canada. De nombreux journalistes y voient se dessiner une tendance, qu'ils déplorent: de plus en plus de faits bruts, de faits divers aussi, et de moins en moins de reportages et d'explications.

Le patron de la salle des nouvelles, Richard Sanche, souligne pour sa part qu'il faut «coller un peu plus à notre auditoire», qui préfère, dit-il, avoir des nouvelles moins longues et plus tôt, soit à 17h au lieu de 17h30. Il déplore lui aussi la disparition du grand bulletin de 22h, qui ne fait plus que quatre minutes au lieu de 10, mais se réjouit de la présence d'un service de nouvelles la nuit, indispensable dans toute entreprise de presse d'envergure digne de ce nom à son avis. Les petits bulletins toutes les heures en soirée ne remplaceront jamais les grands radiojournaux qui faisaient la marque de commerce de Radio-Canada, déplorent deux journalistes, Robert Houle et Jean Martin, dans la plus récente édition du 30, la revue de la Fédération professionnelle des journalistes.

### Une série au charme surannée

Jean Mercier est un jeune homme qui se tient loin des grandes institutions et des modes. Il fait ce qu'il a à faire, avec les moyens dont il dispose. Sa série *Quand le cœur attend*, qui commence demain sur les ondes de Télé-Métropole, vaut le détour. Elle met en vedette des enfants de quatrième année à qui il arrive toutes sortes de petites choses essentielles. La série se déroule à La Tuque et la nature n'est jamais bien loin, ce qui est un bonheur. Quoi de mieux pour un garçon que de pouvoir marcher dans l'herbe haute, le long d'une voie ferrée, sans trop se presser. Ou de taquiner le poisson sur les bords de la rivière. Les grands-parents habitent la maison familiale, la maman est enseignante, le papa électricien. On est à mille lieues des piqueries ou des crises familiales si souvent projetées à l'écran.

La série flirte par moments avec le sentimentalisme,

mais on lui pardonne car elle nous délivre du même coup d'une agaçante manie dont sont affublées un trop grand nombre d'émissions jeunesse, celle des images qui changent toutes les trois secondes, inspirées du vidéoclip, avec des bruits saugrenus pour mieux fasciner le jeune.

Nous sommes tellement habitués à un certain rythme que cette série semble vaguement démodée. Ou est-ce parce qu'elle fait ressortir des valeurs comme l'entraide, l'entente entre parents et enfants, la complicité entre grands-parents et petits enfants?

Les acteurs sont de jeunes comédiens amateurs de la région de La Tuque, et le jeune Samuel Gingras est particulièrement attachant. Plusieurs producteurs ont déjà été de cet avis puisque la série a été vendue dans 45 pays, incluant plusieurs pays de l'Est. La chaîne française TF1 doit prochainement la doubler... en français (?). Malheureusement, le producteur réalisateur a gardé, pour la série en langue française la même chanson, en anglais, que pour la version en langue anglaise. Ça passe très mal en français et c'est d'autant plus désolant que la chanson occupe les premières minutes de l'émission. Les Québécois ne sont pas étrangers à la série puisque les 13 premiers épisodes de la série (il y en a maintenant 26) ont été présentés en 1992 au Canal Famille. En prenant l'affiche de TVA, demain, 17h 30, *Quand le cœur attend* franchit une nouvelle étape.

### Kid Cam Television

Les jeunes sont aussi au centre d'une autre nouvelle série présentée à la même heure, mais à Radio-Québec cette fois. Vous vous demanderez peut-être si vous ne vous êtes pas trompés de poste car *Kid Cam Television* est entièrement en langue anglaise. Elle a pour but de faire apprendre l'anglais aux enfants d'environ 12 ans, soit ceux qui ont eu déjà une première familiarisation avec la langue, à l'école. La série raconte les tribulations de trois jeunes qui font une émission de télévision. Au cours de l'épisode présenté demain, nos trois héros prépareront une émission sur la Fondation Mira pour les aveugles et sur la manière dont les chiens guides sont choisis et dressés. Il y a des objectifs de vocabulaire et de structure pour chaque émission mais les messages sont transmis à travers l'histoire.

Radio-Québec présente déjà *Destinos*, une série espagnole destinée à l'apprentissage de cette langue. La série est importée des États-Unis, où le réseau PBS la présente. *Kid Cam Television* en revanche est produite à Radio-Québec, avec l'aide du ministère de l'Éducation. La série sera offerte aux écoles et sera officiellement lancée lors du prochain congrès de l'Association des enseignants d'anglais langue seconde. Un prolongement sous forme de CD-ROM sera éventuellement disponible. Lorsque Radio-Québec deviendra Télé-Québec, l'émission devra être produite à l'extérieur.

## SUITE DE LA PAGE B 1

disent intéressés d'abord et avant tout par l'art, l'apport social de leur entreprise est clair. «C'est sûr, dit Richard Théroix, le problème se sent, il existe. Si on invite les gens à entrer dans les ateliers, c'est pour créer un lien qui n'existe pas, ou si peu.»

### Un événement urbain

Théroix rappelle que l'incompréhension généralisée des arts visuels est la cause de frustrations qui ne font qu'aggraver le schisme entre art et société. «On ne sait plus trop ce que c'est un artiste aujourd'hui, et encore moins, dit-il, à quoi sert l'art. Il arrive souvent que des groupes de personnes soient insultés parce que les artistes reçoivent des bourses, autrement dit de l'argent public. D'autres, encore, se demandent pourquoi 1 % du budget provincial (le Programme d'intégration des arts à l'architecture) est alloué à l'installation d'une œuvre d'art dans un édifice à bureaux, alors que trois téléphones de plus ou de nouvelles tables n'auraient pas été de trop...»

En plus de sensibiliser les gens à la pratique et à la fonction de l'art, l'intérêt d'un événement comme Les Ateliers s'expose est d'abord celui de la rencontre entre les artistes et le public. L'exercice, semble-t-il, sert tout autant aux artistes qui, selon Théroix, «n'ont pas souvent l'occasion d'échanger ouvertement sur leur travail avec des gens de l'extérieur. Ils fonctionnent dans un petit milieu replié sur lui-même, et ont tendance à être inconscients du degré de marginalisation de leur métier.» Ces visites ont également le mérite fonctionnel, mais combien nécessaire, de diffuser le travail des artistes, tant auprès du grand public que du public spécialisé qui, d'année en année, est fidèle au rendez-vous.

Pas une mince affaire, l'organisation des Ateliers s'expose ou sont attendus, cette année, près de 15 000 participants. Des quelque 3000 visiteurs recensés lors de la première édition, plus underground, de l'événement en 1992 aux 12 000 à 14 000 personnes qui y ont participé l'an dernier, Les Ateliers s'exposent est deve-

## ATELIERS

15 000 participants

nue une activité d'envergure considérable. Une aventure urbaine, où se découvrent presque autant de quartiers que d'ateliers. Il y a peut-être une pénurie de public pour les arts visuels, mais pour l'artiste et son sacrosaint atelier, plus d'un pointe son nez.

Inauguré samedi dernier, l'événement, qui est présenté jusqu'au 29 octobre prochain durant les après-midi de quatre week-ends consécutifs, semble bien parti. Le peintre Michel Boulanger, l'un des quarante artistes sélectionnés cette année par les critiques d'art Marie-Michèle Cron et Gilles Daigneault rapporte qu'en deux après-midi il est venu à son atelier de l'est de la ville plus de soixante visiteurs. «Soixante, ce n'est peut-être pas énorme, mais dans un espace de 700 pieds carrés, les présences se font sentir... Il y a eu des gens de tous les milieux, et d'une conversation à l'autre, les niveaux de discours varient beaucoup. Puis dans les discussions avec les personnes qui sont moins familières avec les arts visuels, des efforts de clarté s'imposent, c'est sain. Les sous-entendus du jargon de l'art, ce n'est pas l'affaire de tout le monde.»

Ce qui distingue Les Ateliers s'exposent des Ateliers ouverts de Québec, par exemple, ou d'autres événements semblables, quoique plus informels, à Paris, avec les visites d'ateliers dans les quartiers de la Bastille ou du Père-Lachaise, est que, jusqu'à présent, la sélection des artistes participants n'a jamais été la même. Contrairement aux associations d'artistes ou aux regroupements spontanés d'artistes qui ouvrent au public les portes de leur atelier, Cobalt fonctionne de manière plus structurée, avec la collaboration de commissaires et l'implantation de certains critères, dont le renouvellement du choix d'artistes, la place importante accordée aux artistes de la relève et la nature transdisciplinaire de la sélection. «L'idée, dit Théroix, était de donner une chance égale à tous, mais il y a de plus en plus d'artistes qui demandent de participer de nouveau à l'événement, alors pour l'année prochaine, on pense assouplir la structure en exigeant une absence de deux ou trois ans entre

chacune des participations. Tout dépendant, bien sûr, du fait que Les Ateliers s'exposent soit encore de ce monde en 1996.»

### Les vaches maigres

Contrairement à la popularité croissante des Ateliers s'exposent, l'histoire du financement de l'événement est plutôt boiteuse et, dans le cas du Conseil des Arts du Canada (CAC), ce fut une chute libre depuis 1992, avec une première subvention de 16 000 \$ (dans l'ancien programme Explorations), jusqu'au point zéro cette année. Pour sa part, avec 13 000 \$ octroyés par le Conseil des arts et des lettres du Québec, le gouvernement provincial a augmenté son appui de 3000 \$ cette année, après deux refus catégoriques en 1992 et 1993. Au Conseil des arts de la Communauté urbaine de la ville de Montréal, la participation se maintient pour la deuxième année consécutive à 5000 \$. «D'une année à l'autre, avoue Théroix, on se demande si on pourra continuer.»

Un régime de vache maigre, ça se prend un temps, mais se l'imposer des années durant... Théroix et Poirier s'en remettent à des programmes de création d'emploi pour toucher leurs «salaires» peu enviables. «Évidemment, reconnaît Théroix, c'est très dur pour nous de continuer à travailler dans de telles conditions, on accumule des dettes, on travaille d'arrache-pied pour essayer de trouver du financement privé, mais ce n'est pas évident. Pratt & Whitney imprime gracieusement notre programme depuis le début. Sans leur participation, on n'aurait pas l'argent pour produire le catalogue. Et puis il y a aussi l'Association des collections d'entreprises qui a décidé de nous donner un coup de main cette année, là aussi on sent un encouragement, peut-être même une forme d'engagement. Une chose est sûre, l'avenir des Ateliers s'exposent est entre les mains de la commandite privée.»

Le programme des Ateliers s'exposent est disponible dans les Maisons de la culture. Pour le service de navette en minibus, renseignez-vous auprès de Cobalt art actuel au 525-3699.

## MOUAWAD

## SUITE DE LA PAGE B 1

ce qui va arriver, ce qui les attend; ce qui me fascine au théâtre c'est de solliciter le domaine du rêve mais lorsqu'il est saisi dans la réalité et qu'il prend des couleurs claires, car je crois que ce qui n'existe pas est aussi important que ce qui existe.»

Ce lecteur de Franz Kafka, qui dit que «la lecture de *La Métamorphose* a changé ma vie», écrit plein d'histoires, il a dans ses tiroirs des pièces et des récits qui dorment, il tient depuis plusieurs années un journal qu'il qualifie de «terrain vague» et dans lequel il se personifie derrière les traits d'un dénommé Waklam Macklak (car il est aussi influencé par Hergé que par l'humoriste de Prague), un journal-fleuve dans lequel il fait le récit de ses jours et voyages, habitué à ce genre de rapports d'étapes depuis que son frère

ainé, du temps de Paris, lui suggérait de raconter ses journées sinon de les inventer. Il y a aussi un grand projet de roman, qui aurait le titre magnifique et sarrautien de *Architecture d'un marcheur*.

Il y a un écrivain qui ne dort jamais chez Wajdi Mouawad, qu'on sent à l'affût lorsqu'on casse la croûte avec lui, qu'on devine dans la délicatesse de son regard, dans la lenteur qu'il prend à trouver le mot juste, à cerner l'image. Il y a aussi en herbe un metteur en scène qui a décidé de tourner le dos aux hypocrisies du milieu, aux façons de faire du théâtre sérieusement mais à la va-vite, en prenant ses messages entre deux scènes, et en ne faisant rien d'autre que glander. Lui il préfère dire qu'il fait de la «mise en esprit», excluant tout jeu de pouvoir, suscitant la réflexion sans reprocher aux acteurs exigeants d'être des in-

tellectuels (atypique, je vous dis). Aux comédiens du *Voyage* il a demandé à chacun de tenter de retrouver en eux le désarroi de l'enfant blessé, car, parlant de l'aire de jeu, de la scène, il leur disait «ce cercle ne peut être foulé que par des ébranlés».

Lui, qui a su à 13 ans que sa mère allait mourir, et qui devait écrire ses journées par amour pour son frère, et qui faisait des fuites même pas à la Rimbaud, mais à la violence, il a encore aujourd'hui dans les yeux le regard de cet enfant découvrant que tout n'est pas vraiment comme dans *Jeannot Lapin*, mais peut-être aussi bien que tout est comme dans *Jeannot Lapin*, mais que ce sont des gens comme Franz Kafka et le vieux Céline qui ont pris la relève du récit pour emmener tous les enfants du monde faire un voyage au bout de la nuit.

CONSERVATOIRE DE MUSIQUE DE MONTRÉAL

**L'Orchestre symphonique du Conservatoire de musique de Montréal présente**

**HINDEMITH, KUZMENKO, NIELSEN ET BEETHOVEN**

Direction : LOUIS LAVIGUEUR

le jeudi 12 octobre à 20 h  
Polyvalente  
Jean-Baptiste-Meilleur  
777, rue Iberville, Repentigny  
Entrée libre

Direction : RAFFI ARMENIAN

le dimanche 15 octobre à 14 h 30  
Salle Claude-Champagne  
220, avenue Vincent-d'Indy  
Outremont  
(mètre Édouard-Montpetit)  
Entrée libre

le lundi 23 octobre à 20 h  
Maison de la culture Frontenac  
2550, rue Ontario Est  
Montréal (mètre Frontenac)  
Laissez-passer gratuits :  
(514) 872-7882

INFO-ARTS Bell  
790-ARTS  
Frais d'appel acceptés

Québec

# Dubois

du 10 au 12 novembre

SPECTRUM SPECTRUM SPECTRUM SPECTRUM SPECTRUM

318, rue Ste-Catherine ouest, métro Place des Arts. (inf 861-5851)  
billets au Spectrum, chez Admission et au 790-1245 (+frais)

En nomination à l'ADISO  
**INTERPRÈTE MASCULIN DE L'ANNÉE**

# Jim CORCORAN

**ACCLAMÉ PAR LA CRITIQUE**

«On vous promet le coup de foudre.»  
Valérie Letarte, TVA.

«Un spectacle que vous allez apprécier et déguster.»  
Johanne Despins, Bon Matin, Radio-Canada

«Un régal pour les oreilles.»  
Paul Touliant, Montréal ce soir.

«Corcoran...un conteur de première.»  
Marie-Christine Blais, La Presse.

«J'ai passé une soirée merveilleuse.»  
Daniel Séguin, CKAC.

«Magnifiques et époustoufflants solos de la part de Côté, et de Hubert.»  
Guyaine Marois, Le Devoir.

«Corcoran rend hommage à la musique.»  
Marion Guilbert, Journal de Montréal.

Club Soda

jeudi 26  
vendredi 27  
samedi 28 octobre à 20h00

Billets en vente au Club Soda, au Spectrum de Montréal, aux comptoirs Admission et au 790-1245 (+frais)

CKOI 96.9 FM SODEC SPECTRA

ARTS

CINÉMA

# Rose bonbon

**THE SCARLET LETTER**  
 Réal.: Roland Joffé. Scénario: Douglas Day Stewart d'après le roman de Nathaniel Hawthorne. Avec Demi Moore, Gary Oldman, Robert Duval, Lisa Joliff-Andoh, Edward Hardwicke, Robert Prosky, Roy Dotrice. Image: Alex Thompson. Musique: John Barry. Loew's et Parisien.

ODILE TREMBLAY  
 LE DEVOIR

Oh là là! Que voilà un rôle susceptible de faire rougir la pauvre Demi Moore et le non moins à plaindre Robert Duval, pataugeant à ses côtés dans cette vase cinématographique. Adapter à l'écran *La Lettre écarlate*, roman culte américain de Nathaniel Hawthorne, constituait pourtant un noble défi. Mais que d'in-vraisemblances! Que de facilités!

Roland Joffé a d'autant moins d'excuses à livrer pareille tartine ad hoc, que le climat du roman se prêtait à toutes les envolées dramatiques sur fond noir. C'est un peu comme parvenir à édulcorer *Les Hauts de Hurlevent* d'Emily Brontë, une entreprise de démolition quasi impossible. Ici relevée.

*La Lettre écarlate* a pour cadre l'Amérique puritaine du XIXe siècle. Nous entrons dans une petite colonie collet montée de Nouvelle Angleterre, à l'heure où une jolie dame (Demi Moore) vient s'établir en attendant le retour de son mari. Et tous de lever le nez sur cette étrangère aux allures trop libres et aux yeux trop brillants, dont les moeurs semblent éminemment suspectes. Surtout quand elle lance des œillades au beau révérend Dimmesdale (Gary Oldman) aux sermons plus ardents quand y assiste la belle paroissienne.

L'époque n'est guère propice à concevoir un enfant hors mariage, même quand la femme apprend que le mari fut massacrée par les sauvages scalpeurs. On l'incarcérera. Elle et sa fidèle esclave noire refuse-

ront de dévoiler l'identité du père. Après naissance de sa bâtarde, voici la femme impure marquée du sceau de l'infamie, une lettre écarlate — A pour adultère — cousue sur ses vêtements. Et manque de pot, le mari (Robert Duval) émerge des mains des Indiens, en criant vengeance.

Le récit est celui de l'ostracisme que fait subir une société puritaine aux êtres libres aimant en dehors des carcans et des règles. Thème porteur, sur une terre et une époque riches de contraste, en rouge et en noir, *The Scarlet Letter* eût pu être un moment fort de cinéma, une symphonie dramatique sur fond d'épopée américaine.

Mais Roland Joffé, à qui l'on doit pourtant des films porteurs comme *The Killing Field* et *The Mission*, a noyé le poisson en des facilités de style, une sensualité esthétisante sur jeux de lumières et de voiles, et une psychologie primaire qui ne se pique jamais de vraisemblance. Passe encore pour le personnage de Demi Moore à peu près cohérent quoique sans relief. Mais Gary Oldman livre un impossible révérend, beau gosse dépourvu des tensions intérieures que son rôle commanderait, un peu hébété tout au long de l'affaire, au départ excessivement prudent, puis excessivement imprudent, sans l'ombre d'une réalité intérieure. Robert Duval en mari diabolique est plus intéressant mais son personnage se voit tronqué pour rejoindre la grande dilution générale.

Les coins sont coupés carrés à un point qui étonne, et les trous de scénario de cette adaptation boiteuse empêchent la sauce de lever. Les éléments forts, tous les condiments en fait, furent retirés de la marmite; le cinéaste ayant retranché ce qui risquait de dépayser le public. Il a aplani les angles, mis l'accent sur une histoire d'amour banalisée, modifiée la fin pour sauver l'héroïne et livrer au public un *happy end*, mis du lait dans son vin rouge jusqu'à ce que *La Lettre écarlate* vire au rose bonbon.



Une scène de *Blue in the Face*.

## N'écrasez plus!

**BLUE IN THE FACE**  
 De Wayne Wang et Paul Auster, avec Harvey Keitel, Giancarlo Esposito, Michael J. Fox, Lou Reed, Rosanne, Jim Jarmusch, Lily Tomlin, etc. Scénario: Wayne Wang, Paul Auster et les acteurs. Images: Adam Holender. Montage: Christopher Tellesfen. Musique: John Lurie, Calvin Weston et Billy Martin. Etats-Unis, 1995. 1h26. Égyptien et Côte-des-Neiges.

FRANCINE LAURENDEAU

Il faut d'abord reparler de *Smoke*, ce film écrit par Paul Auster pour le cinéaste Wayne Wang. Ça se passe dans un quartier de Brooklyn (le quartier de Paul Auster), le plus souvent autour du petit magasin d'Auggie (Harvey Keitel) où tout le monde vient se ravitailler en cigarettes, en journaux et autres babioles mais où, surtout, on se rassemble pour communiquer. Des histoires fusent, de ces histoires en naissent d'autres, ça part dans tous les sens et puis ça finit par composer un tout. Parmi les habitués du *Cigar Store* il y a Paul, le romancier, et toute une galerie de personnages touchants et désopilants qui ont en commun le don de la parole et une l'imagination fertile. Les spectateurs qui sont des habitués de Paul Auster s'amuse à y retrouver les petites manies de l'écrivain, par exemple son goût pour le cigare et le base-ball. Mais que l'on connaisse ou pas l'auteur de la trilogie new-yorkaise, c'est un film délectable.

Pendant le tournage de *Smoke*, la complicité et l'enthousiasme étaient tels que l'envie est née de continuer dans la même veine, d'explorer plus avant certains personnages, d'explorer plus avant, aussi, la personnalité de Brooklyn (New York n'est pas seulement Manhattan), bref, de poursuivre l'aventure. Cela s'est concrétisé en deux fois trois jours de tournage avec la même équipe technique, quelques-uns des comédiens de *Smoke*, d'autres aussi, attirés par le côté exceptionnel de l'expérience. Alors que *Smoke* avait été écrit très précisément, on n'allait disposer, pour *Blue in the Face*, que de situations suggérées par Auster et Wang sur lesquelles les acteurs et actrices allaient devoir improviser. Et, traversant le tout, des interviews sur vidéo avec des habitants du quartier.

Cette fois, l'action se concentre dans le *Cigar Store* d'Auggie, où il fait bon, après *Le Regard d'Ulysse*, de retrouver un Harvey Keitel chaleureux, attentif, remarquablement présent. Dans son magasin et sur son trottoir, on vient se raconter, s'interroger, se disputer, se quitter, se retrouver. Ici aussi les histoires fusent, les confessions pleuvent, les anecdotes fleurissent. Mais ces histoires ne sont pas posées au service d'un scénario. Il s'agit plutôt d'une succession non pas tant de numéros — nous ne sommes ni au cirque, ni au cabaret, ni dans *Jeffrey* —, mais plutôt d'épisodes distincts, à peine ou pas du tout liés entre eux.

C'est de l'improvisation peut-être, mais de l'improvisation généreusement travaillée, de l'improvisation intelligemment organisée. Les comédiens sont fins, sensibles, excellents, c'est surtout un film d'hommes; les comédiennes sont intenses et cocasses. Permettez-moi de nuancer: je disais qu'il ne s'agit pas d'une suc-

cession de «numéros», mais il y a tout de même un ou deux sublimes numéros d'actrices, dignes de figurer dans une anthologie. Et en ces temps difficiles pour les amateurs de nicotine, voilà enfin un film qui s'adresse aux fumeurs, ou en tout cas à ceux et celles qui ont connu le plaisir d'allumer et d'aspirer. Je préfère ne pas en dire davantage pour vous laisser les surprises que vous ménage ce complément de *Smoke*.

Complément? A vrai dire, je ne suis pas sûr du mode d'emploi. Idéalement, j'aurais aimé voir ce *Blue in the Face* tout de suite après *Smoke*, dans une salle voisine, ou le lendemain. Comme un dessert léger, une prolongation inachevée. Mais j'imagine que cela peut aussi constituer un apéritif au plus substantiel *Smoke*. Bref, ce que j'essaie de vous dire, c'est que si *Smoke* se conçoit sans *Blue in the Face*, *Blue in the Face* est incomplet sans *Smoke*, avant ou après et, aux dernières nouvelles, toujours à l'affiche à Montréal.

De Wayne Wang et Paul Auster, avec une brochette d'excellents comédiens. Au centre, trônant dans son bureau de tabac, Harvey Keitel. Dans l'enthousiasme du tournage de *Smoke*, auteurs et comédiens ont voulu poursuivre l'aventure. Un film tourné rapidement dans l'improvisation, une improvisation inspirée. Délicieux. Mais avant ou après, il faut voir *Smoke*, Égyptien et Côte-des-Neiges. Francine Laurendeau

JEFFREY

★ ★ ★ 1/2

De Christopher Ashley. Adaptation de la pièce de Paul Rudnick ayant connu le succès sur Broadway. Le film a pour cadre la communauté gay de New York et entend dédramatiser le sida en le traitant sur un ton de comédie avec force clichés. Production à petit budget qui n'arrive pas à émerger du carcan des techniques de scène, distribution insignifiante, ce film qui mêle les genres est une enfilade bête de lieux communs sur les pratiques homosexuelles de cette fin de siècle secouée par «le mal». Au Loew's. Odile Tremblay

PUSHING HANDS

★ ★ 1/2

De Ang Lee. Sympathique et chaleureuse comédie dramatique qui traite du choc des cultures à travers l'histoire d'un vieux sage immigré de Chine qui s'incruste dans la famille très petite-bourgeoise de son fils aux États-Unis, au grand dam de sa bru. Bonne interprétation, dialogues justes mais en bout de ligne, un film moyen et conventionnel qui n'a pas le ton enjoué et plus libertaire de *The Wedding Banquet* et de *Eat Drink Man Woman*. Au Cinéma de Paris. Bernard Boulard

HOW TO MAKE AN AMERICAN QUILT

★ ★ 1/2

De Jocelyn Moorhouse. Une jeune femme passe l'été chez sa grand-mère en Californie pour y terminer une thèse sur l'artisanat féminin. Tout en fabriquant le traditionnel édreon piqué, des femmes lui feront des confidences sur leur vie amoureuse. Traditionnel, décoratif et fleur bleue, ce gentil film décevra ceux qui ont vu *Proof*, le premier long métrage autrement personnel de cette réalisatrice australienne. À l'Égyptien. Francine Laurendeau



Herster Prynne et Demi Moore dans *The Scarlet Letter*.

"DEUX HEURES DE PUR BONHEUR... UNE MERVEILLE!"  
 Odile Tremblay, LE DEVOIR

OLIVIER MARTINEZ JULIETTE BINOCHÉ

**Le HUSSARD**  
 SUR LE TOIT

L'ÉPOPEE PROVENÇALE DE JEAN-PAUL RAPPENEAU  
 D'APRÈS L'ŒUVRE DE JEAN GIONO

13 ANS+

ALLIANCE

DESJARDINS 849-FILM  
 Basile 1

LANGELIER 255-5551  
 Carrefour Langelier

MAIL CAUVENOS 485-7111  
 Cawenos coin Kéroux

PLACE LASALLE 12 848-FILM  
 1752 boul. Champlain

BOUCHERVILLE 448-5404  
 Coin St-Hubert et Villeroy

CARREFOUR LAVAL 688-3684  
 2330 boul. Le Carrefour

STE-THERÈSE 979-4244  
 Plaza Ste-Thérèse

TERREBONNE 471-6644  
 1071 Chemin du Colisée

BOUCHERVILLE 448-5404  
 Coin St-Hubert et Villeroy

TROIS-RIVIÈRES 375-3277  
 Fleur de Lys

MAISON DU CINÉMA 566-8782  
 SHERBROOKE 53 King St.

JULIETTE 756-4377  
 Juliette

ST-JÉRÔME 436-5984  
 Carrefour du Nord

DE PARIS À TOKYO ET DE LONDRES À MONTRÉAL,  
 LE PUBLIC ET LA CRITIQUE SONT CONQUIS!

FILM D'OUVERTURE - QUINZAINES DES RÉALISATEURS - CANNES 95

FILM D'OUVERTURE - TORONTO INTERNATIONAL FILM FESTIVAL

«UNE ADMIRABLE RÉUSSITE»  
 Luc Perreault, LA PRESSE

★★★★★

«DÉBUT MAGISTRAL DE LEPAGE AU CINÉMA; HITCHCOCK AURAIT ÉTÉ FIER DE LUI!»  
 Bill Brownstein, THE GAZETTE

LOTHAÏNE BÉTEAULT PATRICK GOYETTE KRISTIN SHAW

**Le Confessionnal**  
 un film de ROBERT LEPAGE

Incluant la musique de Dépeche Mode, Portishead, etc.

BERRI 208-2115  
 1230 rue St-Denis

LANGELIER 255-5551  
 Carrefour Langelier

PLACE LASALLE 12 848-FILM  
 1752 boul. Champlain

CARREFOUR LAVAL 688-3684  
 2330 boul. Le Carrefour

TERREBONNE 471-6644  
 1071 Chemin du Colisée

STE-THERÈSE 979-4244  
 Plaza Ste-Thérèse

BOUCHERVILLE 448-5404  
 Coin St-Hubert et Villeroy

TROIS-RIVIÈRES 375-3277  
 Fleur de Lys

MAISON DU CINÉMA 566-8782  
 SHERBROOKE 53 King St.

JULIETTE 756-4377  
 Juliette

ST-JÉRÔME 436-5984  
 Carrefour du Nord

13 ANS+

VERSION FRANÇAISE AVEC SOUS-TITRES ANGLAIS

ÉGYPTIEN 849-FILM  
 1455 rue Peel

**Le regard d'Ulysse**

PARISIEN 866-3856  
 480 Ste-Catherine

CENTRE-VILLE 849-FILM  
 2001 Avenue métro Mich.

VERSION ORIGINALE ANGLAISE

MAINTENANT À L'AFFICHE!

MADE WHEN THE WORLD WAS STILL PURE. "Read the Flare Paperback."

LOEWS 861-7437  
 554 Ste-Catherine

13 ANS+

"...UNE HEUREUSE SURPRISE ET UN EXCELLENT DIVERTISSEMENT."  
 - Le Journal de Montréal

"DIALOGUES EXTRAORDINAIRES. MARC MESSIER FORMIDABLE!"  
 - Suzanne Lévesque, Bon Dimanche

CLAUDIO LUCA PRÉSENTE

"Dans la vie, tu coupes ton gazon où tu pars en safari."

MARC MESSIER  
 CÉLINE BONNIER  
 SERGE THÉRIAULT

Un film de LOUIS SAIA

**LE SPHINX**

TELEACTI/ON

PARISIEN 866-3856  
 480 Ste-Catherine

CAR. ANGRIGNON 366-2463  
 7077 boul. Newman

VERSAILLES 353-7880  
 Place Versailles

PLUS le court métrage: PAUSE CAFÉ  
 aux PARISIEN - ANGRIGNON - VERSAILLES et LAVAL

CENTRE LAVAL 688-7776  
 1600 Le Carrefour

CHATEAUGUAY 691-3463  
 240 St-Jean Baptiste

SHAWINIGAN 538-6760  
 Cinéma Bismans

# Ode à la machine à lueurs

Le Musée des beaux arts célèbre les 100 ans du cinéma avec Laterna Magica

ODILE TREMBLAY  
LE DEVOIR

Des images peintes une à une à la main sur du verre, sortes de diapositives fixes alignées pour créer l'illusion de la mobilité, des jeux d'optique, des fondus; la lanterne magique, qui fit l'éblouissement du XIX<sup>e</sup> siècle, est au cinéma ce que le piano mécanique est aux boîtes à musique, l'ancêtre poétique, vaguement ridicule, touchant d'archaïsme... à qui il manque pourtant un Claude Léveillé pour en chanter les charmes. Reléguée aux oubliettes de la préhistoire, ça prenait le centenaire du cinéma pour sortir cette machine à lueurs des tiroirs poussiéreux de l'oubli.

Cette fin de semaine, samedi et dimanche, un spectacle insolite intitulé *Laterna Magica* viendra illuminer le Musée des beaux-arts de Montréal. En contrepoint de l'exposition *Paradis perdus: L'Europe symboliste*, on présente *L'Anneau des Nibelung* de Wagner. L'opéra épique sera présenté dans sa version pour lanterne magique, telle que conçue en l'an de grâce 1887 par Paul Hoffmann pour le Festival de Bayreuth. Occasion unique d'explorer cette première tentative de recréer le mouvement de l'action.

L'année 1995 s'achève, et avec elle le cru du Centenaire du cinéma. Mais il reste des activités au programme, des rendez-vous à courir, comme cette soirée *Laterna Magica*, ou la semaine prochaine le lancement à l'ONF du film de Marquise Lepage *Le Jardin oublié*. Le documentaire remonte le cours de la vie et de l'œuvre de la pionnière française Alice Guy, première réalisatrice de l'histoire dont le nom fut quasi gommé des manuels.

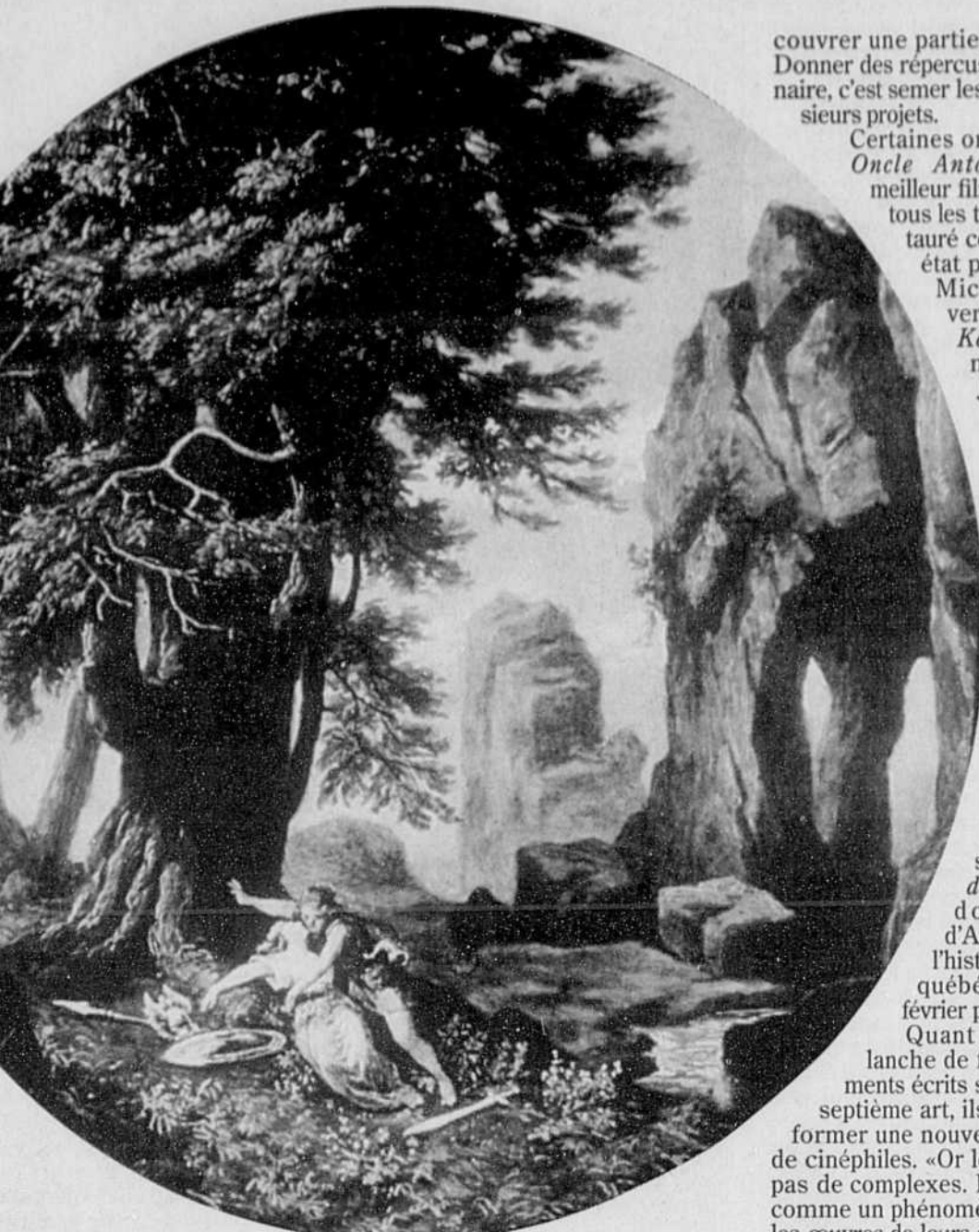
On n'a qu'à parcourir le calendrier d'automne du comité des Cent ans du cinéma pour découvrir que le centenaire est encore sur ses rails, même s'il s'essouffle un peu du côté des télévisions.

À surveiller: des événements comme *Retour de flamme*, films muets retrouvés et restaurés par Serge Bromberg, présentés au début novembre au Centre Canadien d'Architecture. Ou le colloque *Le Cinéma cent ans après* orchestré du 12 au 15 novembre par l'Association Québécoise des études cinématographiques. À la fin de ce onzième mois, à la Maison de la culture Côte-des-Neiges *Les Beautés du Québec*, premiers films tournés au Québec animés par les conférences d'André Gaudreault. Ou les séries de cours sur les cent ans du cinéma donnés à l'UQAM par Jean-Pierre Masse; les cours affichent complet depuis le 11 septembre.

## Des retombées

Toute l'année, le centenaire a porté ses fruits. On a enfin eu l'occasion d'admirer des chefs d'œuvre du cinéma au petit écran à une heure décente, particulièrement à Radio Québec qui nous a ravivés tout l'été à coups de fleurs du septième art et, espérons-le, remettra ça l'été prochain, anniversaire ou pas. Car le danger de ces événements commémoratifs où l'on gave le public, c'est qu'ils meurent avec les derniers accords de la fête sans prendre racines en des habitudes de consommation courantes.

«Le centenaire, c'est un début», répond pourtant Lucette Lupien, coordonnatrice des *Cent ans du cinéma*. Elle espère que les célébrations généreront bel et bien des retombées. «Le Canal D est en train de démontrer qu'il existe un public pour les œuvres de répertoire», constate-t-elle. Son comité a tenté d'inclure le plus possible un volet québécois dans les manifestations entourant le centenaire. Elle s'attriste que l'été dernier, sur les cent meilleurs films de l'histoire du cinéma projetés à l'Impérial, un seul québécois, *Mon Oncle Antoine* de Claude Jutra, ait été jugé digne de figurer au florilège.



Il y a centenaire et centenaire. À la suite de la France, la planète a célébré la première projection publique des Frères Lumière au Salon indien du Grand Café en y faisant remonter le jour I du siècle de vues animées. Ici le centenaire naissait un an plus tard: le 27 juin 1896 au café-concert Palace, 974 boulevard Saint-Laurent. «Il nous reste six mois pour fêter et célébrer notre cinéma national», commente la coordonnatrice des Cent ans en refusant

de sonner son glas le 31 décembre 1995.

À ses yeux, le Centenaire constitue un bon moment pour réfléchir sur l'avenir du cinéma. Avec la Société immobilière du patrimoine architectural, à l'heure où l'on prévoit construire tant de nouvelles salles au centre-ville, elle veut se pencher sur le triste sort réservé aux merveilleux cinémas baroques d'hier, épaves abandonnées, comme le York auquel elle souhaite de voir re-

couvrir une partie de son lustre. Donner des répercussions au centenaire, c'est semer les graines de plusieurs projets.

Certains ont germé. *Mon Oncle Antoine* jugé le meilleur film québécois de tous les temps, a été restauré cet été, remis en état par les soins de Michel Brault. La version longue de *Kamouraska* du même Claude Jutra fut restaurée plus tôt dans l'année sous l'égide de la Cinémathèque. Ces œuvres demeurent, comme demeurent les films apparus ou à pointer dans le sillage du centenaire: *Le Jardin oublié* de Marquise Lepage, mais aussi *La Conquête du grand écran*, documentaire d'André Glau sur l'histoire du cinéma québécois, lancé en février prochain.

Quant à cette avalanche de films, de documents écrits sur l'histoire du septième art, ils contribuent à former une nouvelle génération de cinéphilos. «Or les jeunes n'ont pas de complexes. Ils considèrent comme un phénomène intéressant les œuvres de leurs aînés, et s'interrogent dessus», note la coordonnatrice. Lucette Lupien sait bien que le centenaire roulera encore sur sa lancée quelques mois après la fin de l'anniversaire officiel, bien consciente que le défi de l'avenir sera de profiter de l'élan pour faire durer plus longtemps l'intérêt. Elle rêve d'un regroupement permanent des forces du cinéma, sans lequel tous ces beaux efforts risquent de demeurer malgré tout un peu stériles, enclos dans le cadre étroit d'un centenaire.

## LA LETTRE ÉCARLATE

★

Roland Joffé adapte ici le roman culte de Nathaniel Hawthorne, saga de l'Amérique puritaine allergique aux corps et à l'amour libres. Au XIX<sup>e</sup> siècle, Demi Moore incarne la femme mariée qui, croyant son mari scalpé par les «sauvages», cède à une passion illicite dans les bras du beau révérend du lieu (Gary Oldman) et subit l'opprobre public. Chronique de l'hypocrisie d'une société et d'une époque, le film n'assume nullement les tensions de son thème noir, aplatis les angles, navigue entre les invraisemblances et livre un produit insignifiant et dilué. Loew's et Parisien.

Odile Tremblay

## LE HUSSARD SUR LE TOIT

★★★★

Après le triomphe de *Cyrano*, Jean-Paul Rappeneau s'attaque au roman de Jean Giono, qui fit reculer tant de cinéastes. Il le fait avec le panache qui convenait à un projet onéreux, avec une foule de figurants en costumes sur une Provence du XIX<sup>e</sup> siècle hantée par une délirante imagerie de mort. *Le Hussard sur le toit* raconte la montée du choléra à l'heure où un beau hussard fait la rencontre de l'amour. Les figures centrales d'Angelo et de Pauline de Thésus sont brillamment interprétées par le fougueux Olivier Martinez et la subtile Juliette Binoche. La beauté des images, la force de l'interprétation, la qualité de la reconstitution d'époque font de ce film une brillante réussite. Complexe Desjardins.

Odile Tremblay

## LISBONNE STORY

★

De Wim Wenders. Revenant sur les traces de Friedrich Monroë au Portugal, le cinéaste en panne de *L'État des choses*, Wenders, reprend son discours radoteur sur l'âme du cinéma qui se perd sous la pression des marchands du septième art. Pour alléger la sauce, il essaie d'être drôle et ironique mais il est plus naïf et insipide qu'autre chose. Seule rescapée de ce naufrage: la superbe musique de Madreus dont il faut acheter le disque avec l'argent économisé sur le billet. Au Cinéma Parallèle.

Bernard Boulard

## DEVIL IN A BLUE DRESS

★★ 1/2

De Carl Franklin. Film noir, joué sur une note parodique par Denzel Washington dans le rôle d'un chômeur entraîné par un détective privé dans une affaire louche de chantage aux implications politiques graves. Divertissant, avec un rythme soutenu, ce suspense plus ou moins classique cherche ses marques dans le ton sans parvenir à convaincre complètement. Côte des Neiges, Alexis Nihon.

Bernard Boulard

## DEAD PRESIDENTS

★

Les jumeaux Albert et Allen Hughes qui nous avaient servi il y a deux ans *Menace II Society*, récidivent avec un second long métrage beaucoup moins intéressant. Le film aborde les lendemains de la guerre du Vietnam chez des jeunes de la communauté noire, mais la pauvreté des dialogues, *Fuck! Fuck! Fuck!*, une violence omniprésente et souvent gratuite, une incapacité à développer les thèmes apportés, une interprétation de premier degré empêchent *Dead Presidents* de lever. Au Centre Eaton.

Odile Tremblay

## THE RUN OF THE COUNTRY

★★ 1/2

De Peter Yates. Dans un sinistre petit village irlandais, Danny, qui vient de perdre sa mère, se retrouve seul avec son père, un homme fruste et brutal. Le jeune homme tombe amoureux de l'adorable Annagh mais l'histoire finira mal. Bref, un petit mélodrame sympathique et convenu, dont le réalisateur n'a pas su renouveler le genre. Au Cinéplex Centre-Ville.

Francine Laurendeau

## UNSTRUNG HEROES

★★★

De Diane Keaton. Premier film de fiction de l'ex-actrice fétiche de Woody Allen, scénarisé par Richard LaGravenese, l'auteur du magique *Bridges of Madison County*, cette chronique familiale ne manque pas de charme et certaines scènes sont savamment orchestrées pour émouvoir. Keaton dirige bien ses comédiens mais elle ne possède pas encore l'assurance nécessaire pour imprégner le film de sa touche véritablement personnelle.

Bernard Boulard

## LE CONFESSIOANAL

★★★

Premier film de l'homme de théâtre Robert Lepage, voici une œuvre complexe à paliers multiples. Elle joue sur deux époques toujours entrecroisées. Québec en 1952 à l'heure où Hitchcock tournait *I Confess* et la même ville en 1989 quand où deux hommes partent en quête de leurs racines. Au Berri et Faubourg.

Odile Tremblay

# Une enfilade de clichés

JEFFREY

Réal.: Christopher Ashley. Scénario: Paul Rudnick d'après sa pièce de théâtre présentée sur Broadway. Avec Steven Weber, Patrick Stewart, Michael T. Weiss, Bryan Batt et Sigourney Weaver. Image: Jeffery Tufano. Musique: Stephen Endelman. 92 min. Loew's.

ODILE TREMBLAY  
LE DEVOIR

Une pièce à succès sur Broadway est une chose, un film une autre. Et il est sans doute dangereux de sauter d'un genre à l'autre. Sur-tout quand on ne maîtrise pas le médium et que son budget est mince. Cela donne des adaptations parfois bâtarde qui sentent les techniques de scène, sur des gags et une esthétique à la mode. J'ai nommé le déolatant *Jeffrey*, comédie s'offrant le délicat mandat de faire rire d'un thème noir: le sida, ses hantises, ses affolements et ses morts. Place à la communauté gay new-yorkaise.

*Jeffrey* est le premier long métrage de Christopher Ashley, metteur en scène qui avait dirigé la pièce de

Paul Rudnick sur les planches et l'adapte ici à l'écran.

Il est encore audacieux d'aborder l'homosexualité au cinéma. Bien des acteurs refusent les auditions et préfèrent incarner des tueurs en série ou des vampires que des gays, surtout sidéens, tant l'ostracisme est grand. Comme le fait remarquer l'auteur de la pièce, Paul Rudnick, ceux qui y parviennent se trouvent fréquemment du coup oscarisés, tel Tom Hanks dans *Philadelphia*, ou William Hurt à travers *Le Baiser de la femme araignée*. Adapter *Jeffrey* à l'écran fut donc une entreprise difficile et méritoire. Ce qui ne rend pas le résultat plus brillant pour autant.

Sans doute existe-t-il un humour gay, avec ses règles, ses gags et son auditoire. Un humour qui rejoint une catégorie de personnes et laisse les autres froids, un humour de clan. Mais encore faut-il que celui-ci dégage une certaine finesse et aborde des pistes imaginatives qui font démentir à ce *Jeffrey*.

On fera la rencontre de Jeffrey (Steven Weber), beau jeune homosexuel porté sur la chose et que la

terreur du sida rend abstiné. Serveur dans un restaurant doublé d'un acteur en chômage, il rencontre dans un centre de gymnastique l'homme idéal en la personne de Steve (Michael T. Weiss). Petit hic: l'adoré est séropositif. Tout au long du film, on assistera à un chassé-croisé entre les deux hommes, l'un fuyant l'autre comme il fuit tout contact sexuel, pendant que son meilleur ami voit mourir son amant dans ses bras et reproche à Jeffrey son manque d'engagement. Morale de l'histoire: vous devez aimer fût-ce au mépris de la vie, sinon vous voilà indigne de compter au rang des hommes. Morale appuyée, irritante et plutôt courte, qui nappe le film d'une onctueuse crème fouettée. L'histoire s'y noie au milieu des clichés.

Le héros est un jeune homme souriant de façon bête. Son adoré aux biceps de lutteur n'apparaît guère plus charismatique. Les farces gays fusent et lèvent très rarement. Le sida se voit abordé sans véritable perspective, avec un humour de commande qui ne colle pas au thème.

Côté technique, on voit bien que la production a manqué de tout. Et un trop grand nombre de plans fixes, semés à tous vents et à mauvais escient disent le petit budget; comme le disent les scènes adap-



PHOTO MICHAEL GINSBERG

Bryan Batt, Patrick Stewart, Steven Weber et Michael T. Weiss partagent la vedette dans *Jeffrey*.

tées de la pièce sans transfert, avec des décors de fortune, essayant de donner du pep à de petits numéros sans envol. Quelques prises extérieures, dans Central Park notam-

ment, ne parviennent guère à faire oublier le trop grand nombre d'intérieurs étriés qui donnent le ton à l'ensemble.

Le film comporte une série de petits sketches, avec des apparitions éclairs, celle du prêtre gay qui saute sur le héros dans son église et lui pince les fesses dès qu'il l'aperçoit sur son banc d'église (*Jeffrey* ne fait pas dans le subtil); celle de la transsexuelle et de sa maman qui hantent le Gay Pride Day en criant la joie de la différence, et tout le défilé inévitable des grandes folles. Au rang des figures secondaires, on verra défilé Sigourney Weaver dans la peau d'une espèce d'évangéliste combattant les misères sexuelles des âmes perdues inscrites à ses ateliers nouvel-âge. Elle n'a qu'à se présenter pour crever l'écran, en démontrant qu'une actrice puissante est capable de s'imposer même dans des conditions de misère, comme ici. Weaver fait contraste avec la prestation insignifiante de la plupart des acteurs.

Je ne sais pas si la pièce sur Broadway relevait le défi de dédramatiser le sida, mais le film en une grande marmite sirupeuse de genres vous arrache à peine quelques sourires irrités.

## Avis aux artistes et artisans

## Ville de Montréal

### Service de la culture Permis de vente sur le domaine public

La Ville de Montréal informe les artistes et les artisans des modalités de demande de permis de vente sur le domaine public qui s'appliquent pour l'année 1996 en vertu du règlement sur l'exposition et la vente d'œuvres artistiques, picturales ou graphiques sur le domaine public (R.R.V.M., chap. E-7).

### Modalités et échéancier

Les formulaires d'inscription ainsi que des copies du règlement seront disponibles lors de l'inscription à l'endroit mentionné ci-après. Le bureau des permis est ouvert tous les jours de 8 h 30 à 16 h 30.

La période d'inscription aura lieu du 15 au 27 octobre 1995 inclusivement, à l'endroit mentionné ci-après, aux heures d'ouverture du bureau.

L'évaluation des demandes de permis se déroulera du 13 au 24 novembre 1995 et se prolongera, si nécessaire, jusqu'au 1<sup>er</sup> décembre 1995. À ce moment, la présence des requérants est obligatoire aux fins de présentation de leur dossier. La date et l'endroit de ce rendez-vous seront communiqués lors de l'inscription et de la remise du formulaire dûment rempli.

### Lieu d'inscription et d'information

Service des permis et inspections  
Ville de Montréal  
303, rue Notre-Dame Est  
1<sup>er</sup> étage  
Montréal (Québec)  
H2Y 3Y8

Montréal, le 14 octobre 1995

Le greffier,  
Léon Laberge

## La FOLIE des CRINOLINES



PRODUCTIONS COCAGNE  
& CINÉMA LIBRE  
présentent un film de  
des frères Gagné

avec  
Guy Thauvette Sylvie Legault  
Reynald Bouchard Manuel Aranguiz  
François Graton

collaboration au scénario et dialogues

Denise Boucher

musique

André Duchesnes

"Les frères Gagné sont les vrais  
gardiens de la flamme du cinéma  
indépendant au Québec"

Serge Losique  
P.D.G. du FFM

LE DEVOIR

CIBL

AU CINÉMA PARALLÈLE 843-6001 à 21h15

LES ARTS

CINÉMA

À L'ÉCRAN

SHOWGIRLS

De Paul Verhoeven. Racoleuse et putassière, cette nouvelle mouture du duo Eszterhas-Verhoeven (*Basic Instinct*), mêlant sexe et célébrité, se déroule dans le décor scintillant des hôtels-casinos de Las Vegas où une lutte acharnée entre deux danseuses à gogo tournera au vinaigre. Vulgaire, mal jouée, sans rythme, cette prétendue fable sur la rançon de la gloire s'écrase lamentablement dès le premier quart d'heure. Et ça dure 131 minutes!

Bernard Boulad

MOONLIGHT AND VALENTINO

★ ★ ★ 1/2

De David Anspaugh, d'après le scénario autobiographique d'Ellen Simon. La vie d'une jeune femme après la mort accidentelle de son mari et le rôle de ses trois amies dans cette période de crise. Un film touchant et drôle, tissé de fines observations, interprété par des actrices fines et désarmantes. Place Alexis-Nihon, Lacordaire.

Francine Laurendeau

TO DIE FOR

★ ★ ★ 1/2

De Gus Van Sant. Le cinéaste de *My Own Private Idaho* livre (sur un film de commande) un petit bijou d'humour noir portant sur le thème de la télévision et des chimeres qu'elle enfante. Nicole Kidman en poupée blonde aseptisée bourrée d'ambition et dépourvue de morale campe une suave jeune femme qui ne recule devant rien pour devenir vedette au petit écran. Une fable féroce, une satire qui frappe dans le mille et une excellente et intelligente comédie de société.

Odile Tremblay

A MONTH BY THE LAKE

★

De John Irvin. Avec Vanessa Redgrave, Edward Fox et Uma Thurman. Italie, 1937. Dans une pension au bord du lac de Côme, deux vacanciers quinquagénaires et britanniques font connaissance et semblent faits pour s'entendre. Mais une jeune Américaine vient semer la zizanie. Prévisible et ennuyeux, raide et compassé. Au Loews.

Francine Laurendeau

ADULTÈRE MODE D'EMPLOI

★ ★ 1/2

La Française Christine Pascal nous sert un cocktail de saison épice mais sans vraie saveur de fond. Une histoire de couple moderne qui se trompaille, se réconcilie, sur paysage d'humour grinçant. Une bonne distribution (dont Vincent Cassel, Richard Berry et l'intéressante Karin Viard), des scènes érotiques fortes, quelques bons moments d'humour, une étude parallèle entre libidos masculine et féminine, mais un manque de liant entre les genres qui laisse le public un peu en plan. Au Parisien

Odile Tremblay



Anne Bancroft, Ellen Burstyn, Winona Ryder, Alfre Woodward et Kate Nelligan, dans *American Quilt*.

Courtepointe contrastante

**HOW TO MAKE AN AMERICAN QUILT**  
De Jocelyn Moorhouse, avec Maya Angelou, Anne Bancroft, Ellen Burstyn, Samantha Mathis, Kate Nelligan, Wiona Ryder, Jean Simmons, Lois Smith, Alfre Woodward. Scénario: Jane Anderson, d'après le roman de Shitney Otto. Images: Janusz Kaminski. Montage: Jill Bilcock. Musique: Thomas Newman. États-Unis. 1h49. À l'Égyptien.

FRANCINE LAURENDEAU

À 26 ans, Finn est à la croisée des achemins et doit prendre de graves décisions. D'abord, il y a sa thèse en anthropologie qu'elle n'arrive pas à terminer. Et puis il y a son petit ami qui la presse de l'épouser. Pourquoi se condamner à la monogamie, se demande-t-elle, influencée par l'exemple de sa mère qui collectionne les amants? Comme sa thèse porte sur les rituels de l'artisanat féminin, elle a choisi d'en consacrer un chapitre à la tradition bien américaine du *quilt*, vous savez, cette courtepointe typique de nos campagnes, cet édreton piqué, aux couleurs vives et contrastantes. Elle va donc passer l'été en Californie chez sa grand-mère où se rassemblent régulièrement quelques «couseuses» sous la direction d'une grande-prêtresse du *quilt*, le *quilt* étant traditionnellement une œuvre collective.

Seule avec ses parentes et leurs amies, Finn étudie son sujet et rédige sa thèse tout en observant ces

dames qui, pour avoir atteint un âge respectable, n'ont pas pour autant décroché et vont lui faire, à tour de rôles, des confidences sur leurs amours. Il semble que l'expérience de ses aînées alimente les interrogations de la jeune femme sur son avenir. L'arrivée inopinée de sa mère puis de son petit ami — pas très content d'être laissé tout seul pendant trois mois — vont provoquer la conclusion de la réflexion de Finn et, du même coup, celle du film.

C'est le deuxième long métrage de la réalisatrice australienne Jocelyn Moore dont j'avais trouvé le premier très prometteur, *Proof*, présenté d'abord à la Quinzaine des réalisateurs, à Cannes, et ensuite au Festival des films du monde, à Montréal, en 1991. C'est la curieuse histoire d'un aveugle qui a la passion de la photographie. Un film à petit budget, un authentique film d'auteur, la réalisatrice signant également le scénario. J'avais très hâte de voir son prochain film. Or, celui-ci m'a laissée dans un état ambivalent, entre le plaisir et la déception, mi-figue, mi-raisin. Je m'empresse de dire que si je suis déçue, ce n'est pas parce que le film est mauvais. Mon handicap est d'avoir aimé *Proof*, un film sobre et personnel qui ne laissait en rien

prévoir les débordements hollywoodiens que voici.

A l'ombre de somptueuses orange-raies, des femmes évoquent les hommes qu'elles ont aimés. C'est à la fois très agréable à regarder et très conventionnel. Les hommes sont fumeurs et inconstants, les femmes sont les fidèles gardiennes du nid. Et si, d'aventure, il leur arrive de s'oublier dans des bras extra-conjugaux, c'est au fond par amour pour leur conjoint légitime. La mise en scène est sage et la caméra pudique. Ce n'est pas érotique, c'est fleur bleue. A l'occasion de la récente sortie en France de *Land and Freedom*, Ken Loach y allait de ce paradoxe: «Moins vous dépensez, plus vous êtes libre.» Bien sûr que la déclaration est excessive. Mais c'est peut-être un obstacle qu'a rencontré Jocelyn Moorhouse. Car *How to Make an American Quilt* est d'abord un projet conçu et mis en marche par des producteurs américains, un projet qui comporte, entre autres, une distribution impressionnante. Il y a certainement eu beaucoup d'argent investi et, par conséquent, beaucoup d'interventions et de pressions exercées tout au long de la fabrication du film, lequel a peut-être ainsi partiellement échappé à son auteur.

Karaté dad

PUSHING HANDS

Réalisation et scénario: Ang Lee. Image: Jong Lin. Musique: Qu Xiao-Song. Avec Sihung Lung, Lai Wong, Bo Z. Wang et Deb Snyder. États-Unis, 100 minutes, au Cinéma de Paris.

BERNARD BOULAD

Avec le succès de *The Wedding Banquet* et de *Eat Drink Man Woman*, Ang Lee s'est imposé comme le portraitiste «attitré» de la communauté chinoise d'Amérique. Ses chroniques familiales racontent toutes pratiquement la même histoire: un père traditionaliste fraîchement émigré se trouve confronté aux valeurs dominantes de la société moderne américaine.

*Pushing Hands*, qui constitue en fait le premier volet d'une trilogie, a ainsi été tourné avant les deux autres en 1992. En tant que production véritablement indépendante, on ne s'étonnera donc pas que ce film ait une facture moins «professionnelle» que les suivants mais Ang Lee fait preuve déjà d'un certain talent, notamment dans la direction d'acteurs, qui explique sa réussite hollywoodienne. Il s'apprête d'ailleurs à adapter le roman de Jane Austen *Sense and Sensibility* avec nul autre que Emma Thompson et Hugh Grant...

La trame de *Pushing Hands* est très simple. Alex et sa femme Martha vivent dans une coquette maison de banlieue new-yorkaise avec leur garçon de six ans. Voilà un mois maintenant que M. Chu, le père d'Alex, a débarqué de Pékin. Et Martha est au bord de la crise. Ecrivaine, elle travaille à la maison mais depuis que son beau-père s'est installé chez eux, elle est en panne.

M. Chu, pourtant, est un monsieur fort civilisé, tranquille et aimable. Il se prépare sa propre bouffe (elle est végétarienne, pas lui), fait de la peinture sur toile, regarde des vidéos nuls de Hong-Kong, fait des promenades et médite beaucoup. Or Martha ne supporte plus sa présence d'autant plus qu'ils sont incapables de communiquer: M. Chu ne connaît pas un traitre mot d'anglais. Alors, si Alex ne fait rien, ou s'ils ne déménagent pas dans une plus grande maison, Martha menace de quitter le foyer.

Sur ces entrefaites, le vieux monsieur, encore très agile — il est maître de taï-chi — rencontre Mme Chen, une veuve professeur de cuisine dans l'école où lui-même enseigne les arts martiaux. Entre les deux, ça clique vite. Mais Alex, voulant tirer profit de la situation sous la pression de sa femme, tente de précipiter les choses. Vexé, M. Chu ne se laissera pas faire.

On se souviendra que dans *The Wedding Banquet* et dans *Eat Drink Man Woman*, Ang Lee avait choisi de traiter ces thèmes du choc des cultures et des valeurs morales avec une note d'humour qui atténuait la portée dramatique de ces conflits familiaux. C'est ainsi qu'il a pu aborder le thème de l'homosexualité, sujet tabou par excellence dans les familles marquées par la tradition.

Dans ce premier film, qui ne manque pourtant pas d'humour, Ang Lee se montre moins déluré, plus timide dans sa façon d'évoquer en douceur, pour ne pas faire trop de mal, ce psychodrame familial. Cette recherche d'équilibre atténue l'impact du film et maintient le propos à un niveau plus anecdotique que réellement critique, même si en finale, le constat de Lee sur la coexistence familiale est plutôt amer.

Reste que ce réalisateur, né à Taïwan et qui a émigré en 1978 aux États-Unis, n'est pas du genre à prendre à bras-le-corps ses sujets. Sa méthode se veut plus séduisante et il s'y montre à certains moments très habile. Grâce à l'excellent Sihung Lung qui interprète M. Chu et Lai Wong dans le rôle de Mme Chen, Ang Lee trace un portrait particulièrement touchant de leur relation. Leur histoire est traitée avec beaucoup de délicatesse et de sensibilité.

Par contre, en ce qui concerne le jeune couple de banlieue, c'est tout le contraire. Ils ne sont pas vraiment sympathiques et mènent une vie très pépère de parvenus blasés qui les rend inintéressants. Leurs personnages semblent figés dans la situation de départ et n'évoluent plus. Ang Lee paraît les avoir complètement négligés, comme si leur apparente médiocrité ne valait pas la peine d'être davantage développée. Cet abandon nuit considérablement à la tension du film qui, même s'il n'est pas ennuyeux, ne captive pas. Et, chose étonnante, il évite de nous faire la morale. C'est toujours ça de pris.

du 3 au 22 octobre  
LE GROUPE  
DE LA VEILLÉE  
présente

**7 dernières représentations!**

**MOI, FEUERBACH**

de TANKRED Dorst  
traduction Bernard Lortholary

avec GABRIEL Arcand  
Nathalie Prémont et Stéphane Zarov

Mise en scène TEO Spychalski  
Concepteurs: Volodymyr Kovalchuk  
et Gilles-François Thérien

Du nouveau! Carte-Abonnement disponible.

«Rarement le théâtre a été aussi près de la réalité, rarement aussi près de la vérité. Gabriel Arcand nous livre une grande performance sur scène.»  
J. Beauvoyer, La Presse

«J'ai eu l'impression d'assister véritablement à une transfiguration de l'artiste. Avis, à ceux qui sont intéressés par un grand moment de théâtre.» Myra Cree, R.-C.

«Arcand parfait dans ce rôle. La scène finale est troublante... un moment de théâtre très réussi.»  
M. Coulombe, La rue vers l'art, R.-C.

«It's arrowing evening of theatre about theatre, and Arcand has himself a grand old time. He gives one of the most generous performances I've ever seen...» G. Charlebois, *Mirror*

«Magistral!.»  
F. Grimaldi, C.B.F. Bonjour, R.-C.

THÉÂTRE ESPACE LA VEILLÉE  
1371, rue Ontario est  
Réservations 526-6582  
Admission 790-1245

TEO SPYCHALSKI - DIRECTEUR ARTISTIQUE

LE THÉÂTRE UBU présente

**MAÎTRES ANCIENS**  
Comédie

DE THOMAS BERNHARD  
adaptation et mise en scène de Denis Marleau

EN COPRODUCTION AVEC LE FESTIVAL DE THÉÂTRE DES AMÉRIQUES ET LE THÉÂTRE FRANÇAIS DU CENTRE NATIONAL DES ARTS

Avec Gabriel Gascon, Pierre Collin, Pierre Lebeau, Henri Chassé, Alexis Martin, Marie Michaud  
et les concepteurs: Claude Goyette, Lyse Bédard, Denis Gougeon, Guy Simard, Angelo Barsetti.

C'est absolument magnifique sur le plan visuel et théâtral. Le roman est un chef-d'œuvre. Son adaptation à la scène par Marleau est sidérante. (...) un grand spectacle, avec des moments stupéfiants, des envolées inoubliables, des proférations formidables.  
LE DEVOIR, R. LÉVESQUE, MAI 95

Denis Marleau et son Théâtre UBU, n'en finit plus de surprendre. (...) un coup de maître. (...) un spectacle fort, drôle, à l'acidité revigorante.  
LE MONDE, O. SCHMITT, JUIN 95

...les acteurs donnent à entendre avec une grande justesse la respiration harassante, exaltée, obsessionnelle et destructrice de Thomas Bernhard.  
LIBÉRATION, J.P. THIBAUDAT, JUIN 95

Éblouissant spectacle... La profondeur, la dérision, l'éclatement de l'écriture de T. Bernhard conviennent on ne peut mieux à la vision théâtrale de Denis Marleau et de son Théâtre UBU.  
LA PRESSE, J. BEAUVOYER, MAI 95

Through rigorous rehearsal and discriminating nuances of humour and pathos, Denis Marleau makes what I think of as "beautiful theatrical objects".  
THE GLOBE AND MAIL, R. CONLOGUE, MAI 95

Denis Marleau a réalisé, à partir d'un texte difficile à se mettre en bouche, un morceau intensément musical et provocant, un «show» de la parole comme on n'en voit pas souvent.  
LE SOLEIL, J. ST-HILAIRE, MAI 95

Theatre UBU's Les Maîtres anciens simultaneously reveals the scenographic superiority of Quebec theatre while showcasing some of its finest acting talent.  
THE GAZETTE, P. DONNELLY, JUIN 95

À L'USINE C  
1345, ave Lalonde (sud d'Ontario, entre Panet et Visitation)  
DU 3 AU 21 OCTOBRE 1995 - 20 h 00  
Prix de groupe (10 personnes et plus)  
BILLETS ADMISSION: 790-1245 GUICHET: 521-4493

Le Théâtre UBU est subventionné par: LE CONSEIL DES ARTS DU CANADA, LE CONSEIL DES ARTS ET DES LETTRES DU QUÉBEC ET LE CONSEIL DES ARTS DE LA COMMUNAUTÉ URBAINE DE MONTRÉAL

EX MACHINA présente

de et avec

**Elseneur**  
Robert Lepage

Billets disponibles dès maintenant!  
871-2224 / 790-1245

Variations sur le thème d'HAMLET de William Shakespeare  
Adaptation, mise en scène et interprétation: ROBERT LEPAGE Musique originale: ROBERT CAUX  
DÈS LE 8 NOVEMBRE 1995 Salle Ludget-Duvernay du Monument National

MONUMENT-NATIONAL  
1182, RUE SAINT-LAURENT MONTRÉAL  
STATIONNEMENT: PLACE DES ARTS, COMPLEXE DELAARDINO ET GUY JARVIS

TICKETS: 871-2224 OU CHEZ ADMISSION: 790-1245

## DANSE

## La Karasmania

VALÉRIE LEHMANN

Fascinant, l'art moderne nippon: les Québécois se sont souvent déjà frottés aux charmes crus et dépayés de la culture japonaise. En danse, c'est d'abord à travers le *butoh* qu'ils ont découvert cet univers de signes étranges. Ils ont adoré.

Puis la jeune compagnie de danse actuelle japonaise Karas, fondée par Saburo Teshigawara en 1985, a amené ici une autre esthétique chorégraphique, tout aussi déconcertante mais résolument postmoderne. Les Montréalais ont adoré. Une vraie Karasmania a même déferlé sur la ville. Deux fois, la compagnie Karas a remporté le prix du Public au FIND. En 1989, avec *Ishi-no-Hana* et puis en 1991, avec *Dah-dah-sko-dah-dah*.

Au théâtre Maisonneuve, ce soir, avec *Noiject*, qui représente l'un des deux grands spectacles de clôture du septième FIND, aucune raison que le phénomène ne se reproduise pas. Bien au contraire. Cette œuvre récente de Saburo Teshigawara (1992) est plus démentielle et exotique que n'importe quelle pièce précédente de ce jeune créateur hallucinant. On sort de *Noiject* secoué. «*Noise+object*» est percutant. Le bruit, qui envahit la scène d'un bout à l'autre de cette étonnante pièce abstraite mais remplie d'une émotion crue, est carrément insoutenable: frottements métalliques à grande échelle, cris rauques, mu-

sique concrète décapante, effets électro-acoustiques grinçants. Il faut dire que le plateau de *Noiject* n'est qu'une vaste caisse de résonance faite de métal... Le plancher et les côtés cour et jardin sont recouverts de feuilles d'aluminium, que les treize danseurs parcouraient en tous sens: courses et chutes de puissance 10 — subtilement organisées dans l'espace — sont de la partie. De plus, sur scène, se triment dans un ordre très mathématique des roues de métal éminemment bruyantes. Les costumes aussi sont magnétiques. Parfois, un interprète allume un chalumeau, histoire de bien faire comprendre qu'il s'agit là d'une œuvre dure, ou dans le but de varier les plaisirs des sens: le spectateur abasourdi a droit à la flamme de feu en pleine face... Un événement de plus pour lui rappeler qu'il regarde une œuvre futuriste qui traite du nouvel «ici et maintenant».

La pièce est, il va sans dire, impeccable au niveau graphique. Chorégraphie et arts visuels y fusionnent avec éclat. Les éclairages ajoutent à la danse et au décor ce qu'il faut d'or noir pour que l'illusion d'un antre d'alchimiste en pleine activité reste omniprésente...

Comment la Karasmania pourrait-elle ne pas avoir lieu avec une telle explosion? Si le grandiose *Eidos: telos* de William Forsythe, lui aussi ce soir à la Place des Arts, ne mange pas tout le public montréalais de la danse, l'affaire est dans le sac.

## Michèle Magny plonge dans l'univers énigmatique de Normand Chaurette

Fragments d'une lettre d'adieu lus par des géologues au Théâtre d'Aujourd'hui, prise 2

GILBERT DAVID

Le Théâtre d'Aujourd'hui ne propose depuis pas de créations depuis déjà plusieurs saisons. Un répertoire québécois existe maintenant, ce qui n'était guère le cas dans les années 50, lorsque le théâtre professionnel moderne a commencé à sortir des limbes, ni même dans les années 70 qui ont vu la création dramatique atteindre des sommets inégalés à ce jour. L'existence d'un tel répertoire — jeune, il va sans dire — dit à sa façon que la culture québécoise n'est plus tout à fait une éternelle fuite en avant. La nécessité de la création passe dorénavant par la reconnaissance parallèle du chemin parcouru.

Et, du coup, le répertoire québécois ne peut se penser en dehors de l'ensemble des répertoires «étrangers». Décider de revoir une pièce de nos jours, c'est vouloir l'inscrire durablement dans la mémoire collective et dans celle du théâtre lui-même. Ce choix n'est évidemment pas innocent. Où que ce soit dans le monde, le théâtre moderne n'est jamais sorti tout armé de la cuisine de Dionysos... Son avènement indique toutefois l'inscription d'une politique de la forme (qui est en soi un contenu). Comme une forme est tout sauf neutre, le théâtre ne se crée-t-il et ne se recrée-t-il pas à travers la confrontation à des œuvres qui contiennent une exigence supérieure dans leur langage même?

Ce long préambule — qu'on m'en excuse — m'a paru nécessaire pour mettre en perspective la nouvelle production par le Théâtre d'Aujourd'hui de *Fragments d'une lettre d'adieu lus par des géologues* de Normand Chaurette, dont la création remonte à 1988 au Théâtre de Quatrous. Le théâtre de Chaurette a toujours donné du fil à retordre à ceux et celles qui l'ont abordé. Même s'il serait injuste d'affirmer, comme on l'entend souvent dire, que ses pièces n'ont pas encore trouvé de metteur en scène capable d'en



PHOTO JACQUES GRENIER

Michèle Magny

assumer les questionnements obliques, souvent ironiques, il faut bien admettre que cette dramaturgie ne va pas de soi pour quantité de metteurs en scène (et de directeurs de théâtre). Il est, par exemple, inconcevable que *Les Reines* n'ait pas encore été remontée au Théâtre du Nouveau Monde ou au Trident, pour ne pas les nommer.

Michèle Magny qui a su faire merveille avec *La Reprise* de Gauvreau en 1994, en convient d'emblée, au moment de livrer sa lecture des *Fragments...* qui prend l'affiche le 20 octobre: «Il s'agit d'un objet théâtral qui n'est pas évident, très ouvert, et qui pose de nombreux défis aux interprètes, sans oublier le metteur en scène.» Madame Magny, qui avance une comparaison avec la dramaturgie d'un Pinter, parle du texte de Chaurette comme d'un univers qui laisse beaucoup de liberté à l'interprétation, au sens fort. «Les acteurs, explique-t-elle, cherchent spontanément quelque chose à jouer, mais, sans exclure toute dimension psy-

chologique des personnages à incarner, il faut ici explorer les rythmes et les temps, puis les orchestrer pour voir apparaître un monde évocateur, en plein travail de deuil.»

## Le mur de la mort

Pièce sans action, au sens habituel de fable, *Fragments d'une lettre d'adieu lus par des géologues* a pour cadre la séance d'une commission d'enquête mise sur pied pour jeter la lumière sur la mort énigmatique de Toni van Saïkin au cours d'une expédition scientifique au Cambodge. Présidée par Nikols Ostwald (Jacques L'Heureux), la commission examine les rapports rédigés par les quatre géologues survivants (Jean-François Blanchard, Eric Cabana, Michel Laperrière, Daniel Brière), avant d'entendre la déposition de Carla (Mireille Deyglun), la femme du disparu, et celle d'un ingénieur cambodgien (Denis Tran-Van-Mang), Xu Sojen, qu'on avait dépêché sur les lieux du campement scientifique, à l'embouchure du Mékong.

«L'auteur, tout en me laissant une entière liberté, m'a demandé de monter sa pièce telle qu'elle a été écrite», affirme la metteuse en scène. «Aussi ai-je pris le parti du plus grand dépouillement possible, en évitant à tout prix d'illustrer. Pour moi, Chaurette est un géographe de l'ailleurs et il fait entendre une autre musique que celle qu'on entend d'habitude, avec une langue très simple et très pure. L'essentiel dans cette pièce se situe au-delà du réalisme apparent de la situation, dans les petits et grands dérapages de la raison, dans le fait que rien n'est jamais sûr ni certain parce que les faits, ce qu'on appelle les faits, sont toujours perçus par des êtres subjectifs.»

«Tous les membres de cette commission, continue Michèle Magny, sont devant le mur de la mort. Comment en parler? Quelle part de responsabilité chacun assume-t-il face à ce décès qui représente une forme d'échec et qui est révélateur du malaise qui habite tous les survivants? At-on tué Toni van Saïkin ou s'est-il laissé mourir? La commission reste impuissante à trancher ces questions. Cela n'en rend l'expérience de la mort que plus inquiétante, au fur et à mesure que l'on constate combien tous les témoins ont été entraînés vers le bas par une inexorable force d'inertie et qu'ils ne comprennent pas eux-mêmes ce qui a pu se passer.»

(Œuvre méditative, à la fois grave et humoresque, écrite pour exorciser, croirait-on, une blessure mortelle, ces *Fragments...* disent aussi l'impossibilité de «savoir d'où l'on vient» et de «savoir où l'on va», comme l'affirme Xu Sojen dans le monologue presque extatique qui clôture la pièce, en un retournement inattendu qui proclame «l'idée d'une résurrection immédiate». Michèle Magny se réjouit qu'une telle pièce, qui fait figure d'exception par rapport à ce qu'elle nomme les «méfaits du consensus langagier» qui domine le théâtre québécois, que cette pièce soit remontée maintenant. «J'y vois un signe de maturité parce qu'on devient capable de discerner les œuvres qui ont résisté à l'usure du temps de celles qui n'auront été que des épiphénomènes. Je ne crois pas qu'il faille reprendre un texte à la scène simplement parce qu'il est québécois. Je pense qu'il faut retourner aux pièces de notre dramaturgie qui sont porteuses de mythes. Tremblay en est un exemple. Il y en a d'autres, comme Chaurette précisément. C'est là que devraient se trouver nos vraies racines.»

Michèle Magny estime également qu'elle en a fini avec la peur de dire ce qu'elle pense. «J'ai tellement eu peur, avoue-t-elle, que maintenant, avec la distance que donne l'expérience, je ne veux plus m'interdire de nommer et d'affirmer des choses, par exemple de pointer les carences dans l'expression verbale, remplie de béquilles de toutes sortes, la difficulté des Québécois de terminer leurs phrases, l'incapacité pour les gens de faire la différence entre l'agression, la rage et la colère, les effets pervers du ressentiment... Je crois qu'il est temps d'exiger plus de conscience et d'aspirer collectivement à ce qui nous élève.»

De toute évidence, Michèle Magny sait où elle loge. Comment ne pas lui souhaiter d'être entendue? À travers la pièce de Chaurette qu'elle vient de diriger, et autrement.

## À nouveau

## Botho Strauss au TNM

## La Trilogie du revoir en lecture publique

mise en lecture de Lorraine Pintal, assistée de Lou Arteau avec Jean-Luc Bastien, Martine Beaulne, Pierre Bernard, André Brassard, Normand Canac-Marquis, René Richard Cyr, Louise Laprade, Lorraine Pintal, Jean-Stéphane Roy, Daniel Simard.

Lundi 16 octobre à 20 h. Réservations: 987-6919. Billets 10 \$  
Salle Pierre-Mercure du Centre Pierre-Péladeau

ABB

## LE VOYAGE DU COURONNEMENT

DE MICHEL MARC BOUCHARD  
MISE EN SCÈNE  
DE RENÉ RICHARD CYR

Un spectacle magnifique,  
touchant, drôle et marquant!  
SRC René Homier Roy

Un spectacle royal!  
Michel Marc Bouchard,  
un de nos meilleurs  
auteurs contemporains...

Un cadeau...  
Une belle création  
à voir absolument!  
TÉLÉ-MÉTROPOLE Bon Dimanche

Une grande fresque...  
Un spectacle nécessaire  
au Québec comme jamais.  
LA PRESSE

C'est un «must»!  
À ne pas manquer:  
une grande pièce...  
CBP Bonjour

Une pièce  
remarquable!  
CBP Montréal Express

Une présentation  
BANQUE  
LAURENTIENNE

avec RÉMY GIRARD • MARC BÉLAND  
• HUGOLIN CHEVRETTE • MONIQUE LEYRAC  
• GÉRARD POIRIER • ROBERT LALONDE • BENOÎT GOUIN  
• ROXANNE BOULIANNE • LORRAINE CÔTÉ  
• Marie-France Duquette • Manon • Caroline Stephenson  
• Henri Pardo • Martin-David Peters • décor Claude Goyette  
• costumes François St-Aubin • éclairages Denis Guérette  
• bande sonore Robert Caux • accessoires Philippe Pointard  
• assistance à la mise en scène Geneviève Lagacé • régie Lou Arteau

DU 10 AU 21 OCTOBRE • RÉSERVATIONS: 987-6919

THÉÂTRE DU NOUVEAU MONDE

Salle Pierre-Mercure  
Centre Pierre-Péladeau

300, boul. de Maisonneuve Est, métro Berri

Du mardi au vendredi 20 h, samedi 16 h et 21 h • Info-groupes: 866-8180  
• Admission: 790-1245 • Tarif réduit 30 minutes avant le spectacle:  
20 \$ comptant. • En coproduction avec le Théâtre du Trident

CFGL  
105,7 fm

tnm

MEDIACOM

17 octobre soirée  
Price Waterhouse

18 octobre soirée  
Gaz Métropolitain

20 octobre soirée  
PETROCANADA

NCT

## L'AVARE DE MOLIÈRE

MISE EN SCÈNE: LUC DURAND

Du 3 au 21 octobre  
Jeudis, vendredis et samedis, 20h

avec: Jacques Allard, Annick Bergeron,  
Micheline Bernard, Stéphane Brulotte,  
Suzanne Clément, Luc Durand,  
Edgar Fruitier, Sylvia Gariépy,  
Jean-Bernard Hébert, Jean-Marie Moncelet,  
Christophe Rapin et Gabriel Sabourin.

décor Guillaume Lord costumes Véronique Borboën  
éclairage Guy Simard conception musicale Daniel Thonon

Un spectacle des Productions Jean-Bernard Hébert.

BILLETTS  
514 790-1245  
1 800 361-4595

ACCES  
22% de réduction les samedis

RÉSERVATIONS NCT: 253-8974

LA NOUVELLE COMPAGNIE THÉÂTRALE

SALLE DENISE PELLETIER 4353, SAINTE-CATHERINE EST, MONTRÉAL

SUPPLÉMENTAIRES  
les 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> octobre  
et 3 novembre à 20 h

La Maison Théâtre présente

## La bonne femme



de Jasmine Dubé  
Une production du  
Théâtre Bouches Décousues  
POUR LES 4 À 8 ANS

Du 14 octobre au 5 novembre 1995  
Samedis et dimanches à 15 h

Complet les 14, 15, 22  
et 29 octobre à 15 h

Mise en scène: Martin Faucher  
Avec: Jasmine Dubé  
Les concepteurs: Linda Brunelle,  
Gaétan Leboeuf et Mathieu Marcl

RÉSERVATIONS:  
288-7211  
Maison Théâtre

255, rue Ontario Est, Montréal.  
Métro: Berri-UQAM

ALCAN

BANQUE  
NATIONALE

LE DEVOIR

TVA



ARTS

DISQUES CLASSIQUES

# Magasinage en trois volets et en trois genres

FRANÇOIS TOUSIGNANT

EVGENY KISSIN

Joseph Haydn: *Sonates pour piano en la majeur, Hob. XVI: 30, et en mi bémol majeur, Hob. XVI: 52, Franz Schubert: Sonate pour piano en la mineur, D. 784; Marche militaire D. 733 no 1. Evgeny Kissin, piano. Sony Classical SK 64 538*

Vous n'aimez pas Haydn? Allez vite vous procurer ce dernier enregistrement du jeune pianiste Evgeny Kissin. Cela commence par la trop peu entendue *Sonate en la Hob. 30*, une pure merveille dans le corpus du compositeur. Expérimentale à souhait (tous les mouvements s'enchaînent), amusante et savante, c'est ici un des sommets de Haydn dans le genre, annonçant les plus grandes innovations de Beethoven, le pathos impérieux en moins, la grâce et la subtilité en plus.

Le *Menuet varié* est un bijou de raffinement, et Kissin le rend comme tel. Jeu perlé d'une clarté fascinante, compréhension séduisante des caractères musicaux, on ne peut guère demander mieux.

C'est la même chose pour la (grande) *Sonate en mi bémol majeur*. Le pianiste ne quitte jamais le niveau de la simplicité (certains le regretteront) et apporte une vision fraîche et coquette que bien des plus mûrs pourront lui envier. Ici aussi, c'est le finale qui remporte la palme: petits *ritenutos* dans les premiers thèmes assez inouïs et du plus haut comique, sans quitter la sphère de l'extrême raffinement; oppositions dynamiques et accents tout à fait dans l'esprit surprise et dynamique du style, on redécouvre Haydn avec le plus grand bonheur. Que de lumière dans ces deux interprétations, de musique et, surtout, de intelligence et de fantaisie! Une belle réussite.

La sonate de Schubert qui suit offre un tout autre caractère. Sombre et lourde — on pressent presque le Moussorgski des *Tableaux d'une exposition* —, elle permet à l'interprète de démontrer un peu plus de puissance et de drame.

Il ne s'en prive guère, peut-être un tout petit peu à l'excès, c'est là le privilège de la jeunesse fougueuse et ardente. Il n'en reste pas moins qu'il arrive à convaincre de la légitimité de ses choix d'interprétation, une des plus grandes qualités chez un pianiste.

Les divers pans sonores — mélodie principale, accompagnement et commentaires — sont clairement réalisés. En cela, la prise de son sert merveilleusement bien Kissin. Toujours claire, elle rend toutes les discrétions du jeu, les moments plus costauds, et nous permet de monter au ciel en saisissant toutes les nuances du jeu. En bonbon, la *Marche militaire* si connue dans un arrangement virtuose «à la Liszt» de Tausig. Evgeny Kissin reste



fidèle à lui-même: jamais pompier, toujours de la classe, même si cela sonne parfois comme une mauvaise rhapsodie hongroise. Cela reste plaisant.

Si vous aimez Haydn ou Schubert, vous ne regretterez guère votre achat.

CECILIA BARTOLI: A PORTRAIT

Airs de Mozart, Parisotti, Giordani, Caccini, Schubert et Rossini. Orchestres, pianistes et chefs divers London 448 300-2

Cela s'appelle tomber dans la complaisance. Un disque rempli uniquement d'enregistrements déjà parus et, comme l'image autrefois flamboyante de la nouvelle diva italienne pâlit, comme elle ne peut plus se permettre de suivre le rythme essoufflant et épuisant des tournées et des nouvelles séances d'enregistrement, il faut que le «producteur» comble une temporaire absence. C'est ainsi qu'on risque de tuer une artiste.

Si vous êtes un fanatique de la chanteuse, vous avez probablement déjà tout ce qui est gravé sur ce disque, sauf peut-être le petit mot de Mlle Bartoli qui nous décrit la «philosophie» derrière son choix.

Si vous êtes absolument à genoux devant ses dons, vous ne serez pas déçus. On la retrouve comme sur ses autres disques. Mozart bien beau, mais sans grande vitalité, mélodies italiennes charmantes, et airs de Rossini éclatants (ces derniers datent tout de même de 1991).



Coup de marketing, assurément, afin que l'image de la belle Cecilia ne quitte pas trop les vitrines et les tablettes des disquaires. Il est dommage de voir traiter une artiste de cette façon — elle n'est ni la seule, ni la première. Et il est encore plus dommage de tenter de berner une certaine partie du public, la plus magiquement naïve et honnêtement prête à admirer le travail des chanteurs.

Le seul intérêt réside pour celui qui ne possède aucun enregistrement de Cecilia Bartoli — il aura un petit éventail de ce qu'elle peut faire dans divers genres — ou encore pour le collectionneur compulsif. Les autres réfléchiront avant de se lancer dans cet achat. Grand bien leur en fera, sauf peut-être pour commencer à garnir leur assortiment de cadeaux de Noël.

TCHAIKOVSKI: SYMPHONIE N° 5 «The Snow Maiden», Orchestre symphonique académique de la Société philharmonique de Saint-Petersbourg, dir. Alexander Dmitriev. Sony Classical, St. Petersburg Classics SMK 46 680

Tchaïkovski semble lui aussi à la mode ces temps-ci, tant chez les musiciens occidentaux que chez les interprètes russes qui peuvent maintenant tenter d'ob-

tenir leur part du marché du disque. C'est parfois heu-

reux, parfois moins. Si je tiens à vous parler un peu de cet enregistrement, c'est à cause de l'orchestre, un vrai orchestre russe à la sonorité russe: forte, corpulente, vibrante, et avec toutes ces petites faiblesses d'ensemble qui rendent encore plus sympathique cette musique.

La comparaison entre l'Orchestre symphonique académique de Saint-Petersbourg avec, disons, l'Orchestre philharmonique de Berlin, dans une même œuvre, est fascinante du côté du son des orchestres. Les cordes russes sont brillantes, les allemandes rondes et chaudes. Les vents russes sont stridents, les allemands, lumineux, et ils réalisent des fondus superbes, ce qui semble hors d'atteinte des formations russes.

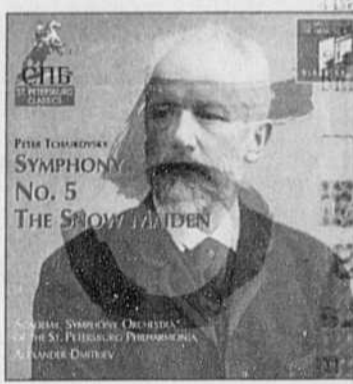
C'est ici la plus grosse différence: autant les cordes sont tranchées dans l'orchestre de Saint-Petersbourg, autant un orchestre américain tentera de tout homogénéiser.

Alors, avec ces interprètes, on redécouvre le «son authentique» de la partition. Vibrato partout, grande expressivité et agilité technique des solistes, où chacun garde sa personnalité. Le second mouvement et le finale vous promettent des découvertes sonores qui vont peut-être vous choquer mais qui vont faire, que vous ne réentendez plus ces pages de la même manière.

Cela tient bien sûr à l'habile direction d'Alexander Dmitriev. Il est emphatique, à le trait (très) gros et il s'embarrasse pas des subtilités. Ici, on va droit à l'effet sirupeux ou cliquant, original ou pompier.

Après l'écoute, on comprend les réserves que Tchaïkovski émettait au sujet de cette œuvre, à savoir que cela était trop outré et artificiel pour vraiment le satisfaire (quelle autocritique de la part d'un compositeur!).

Aujourd'hui, on peut prendre un véritable plaisir à se délecter de ces «outrances», tout en sachant que Tchaïkovski avait tort: trop de grandes formations et de grands chefs en ont donné une version convaincante et forte. On achètera ce disque uniquement pour comparer...



**HORAIRE FM**

Semaine du 14 au 20 octobre 1995

**écoutez LA DIFFÉRENCE**

À LA CHAÎNE CULTURELLE FM DE RADIO-CANADA

**SRC Radio FM**

**SAMEDI 14 OCTOBRE**

- 6 h 04 **LA GRANDE FUGUE**  
Musique, calendrier des événements et des émissions musicales du week-end. Une émission de Gilles Dupuis.
- 10 h **RAYON MUSIQUE**  
L'animatrice Francine Moreau et ses invités posent un regard critique sur l'univers du disque classique. Réal. Michèle Vaudry.
- 12 h **RADIOJOURNAL**  
12 h 10 **DÉS MUSIQUES EN MÉMOIRE**  
En direct du Musée de la civilisation à Québec, survol de la chanson traditionnelle québécoise d'hier à aujourd'hui à l'occasion de l'exposition *Je vous entends chanter*. Inv. Michel Faubert et Yves Lambert, chanteurs; Jean DuBerger, ethnologue, et le groupe Arc-en-son, de la région de l'Outaouais. Anim. Elizabeth Gagnon. Réal. Lorraine Chalifoux.
- 13 h 30 **L'OPÉRA DU SAMEDI**  
*La Calisto* de Cavalli. Distr. Maria Bayo, Marcello Lippi, Simon Keenleyside, Graham Pushee, Alessandra Mantovani. Concerto vocal, dir. René Jacobs, clv. Anim. Jean Deschamps. Réal. Maureen Frawley.
- 17 h **TRIBUNE DE L'ORGUE**  
*Anniversaire Casavant* (1<sup>er</sup> de 5). Sylvain Caron à l'orgue de l'église Sainte-Cécile de Milton. Anim. Normand Séguin. Réal. Jacques Boucher.
- 18 h **RADIOJOURNAL**
- 19 h 10 **LE PETIT CHEMIN**  
Musique classique, chansons, jazz, folklore, poésie et extraits de pièces de théâtre. Une émission de Jean Deschamps.
- 20 h **HISTOIRE DE L'ÉLECTROACOUSTIQUE**  
Historique de l'un des courants musicaux majeurs de notre siècle. Une émission de Georges Nicholson. Collab. Mario Gauthier.
- 21 h 30 **CORRESPONDANCES**  
Actualités culturelles de France, de Suisse, de Belgique et du Canada. Anim. Danielle Laurin. Réal. André Corrivau.
- 22 h **JAZZ SUR LE VIF**  
*Les Femmes et le jazz*. Concert de la chanteuse Betty Carr enregistré au Festival international de jazz de Montréal 1995. Anim. Francine Moreau. Réal. Alain de Grosbois. Réal.-coord. Daniel Vachon.
- 0 h 04 **LE CLUB DE MINUIT**  
Un pianiste vous convie à partager ses émotions et ses états d'âme par ses commentaires et les musiques qu'il joue pour vous. Réal. Guy-Laine Picard et Claire Bourque.  
*La programmation de nuit est composée d'émissions originales produites par la Radio AM et d'émissions du FM présentées en reprise.*

Le public est invité à assister à l'émission et à participer à la discussion. Pour ce faire, confirmer votre présence auprès du Service des relations avec l'auditoire en composant le (514) 597-7787 (de 9 h à 16 h 30).

- 13 h 30 **CONCERT DIMANCHE**  
Orchestre symphonique du Saguenay-Lac-Saint-Jean, dir. Jacques Clément. Angèle Dubeau, vl.: *Op. La Flûte enchantée* de Mozart; *Concerto* op. 61 de Mendelssohn; *Symphonie* n° 5 de Beethoven. Anim. Lyne Boily. Réal. Jean-Marc Gagnon. Réal.-coord. Michèle Vaudry.
- 15 h **LE TEMPS PERDU...**  
*Samuel Beckett*. À l'occasion de la parution de deux ouvrages inédits de Beckett, *Eleutheria* et *Bande et Sarabande*, émission entièrement consacrée au Prix Nobel irlandais. Également au sommaire, une lecture critique de *Beckett et le psychanalyste* de Didier Anzieu, de *Chacun son dépeupleur* - sur *Samuel Beckett* d'Antoinette Weber-Calisch et du *Beckett* signé Georges Godin et Michaël Lachance. Inv. Jacques Brault et Claude Lévesque. Lect. Vincent Davy. Une émission de Stéphanie Lépine.
- 16 h 30 **L'HISTOIRE AUJOURD'HUI**  
Un retour dans le passé pour mieux comprendre le présent. Un arrière-plan historique des grandes questions d'actualité. Anim. Mario Proulx. Réal. Pierre Lambert.
- 17 h 30 **LES VOIX DU MONDE**  
Chant choral, cantates, messes, motets. Une émission de Claire Bourque.
- 18 h **RADIOJOURNAL**
- 18 h 10 **INVITATION AU CHÂTEAU**  
En direct du Château Laurier à Ottawa. L'animateur Normand Latour s'entretient avec des musiciens qui nous font connaître leurs passions secrètes. Ceux-ci nous proposent également un concert intime mettant l'accent sur les œuvres qu'ils aiment interpréter pour leur plaisir. Inv. Quartango. Réal. André Massicotte.
- 19 h **LES JEUNES ARTISTES**  
Caroline Robert, bas, Christine Farley, p.: *Sonatine* de Tansman; *Sonate* op. 108 de Saint-Saëns.; *Maryse Banville*, cor, Lucie Langevin, p.: *Lied* op. 29 de Hétu; *Élégie* de Poulenc; *Cinq Pièces poétiques* de Barbotet. Anim. Renée Hudon. Réal. Chantal Bélisle. Réal.-coord. Michèle Patry.
- 20 h **LE LIEU COMMUN ET LE DÉJÀ VU**  
Anthropologie de la vie moderne. Réflexions sur notre époque. Anim. Serge Bouchard et Bernard Arcand. Réal. François Ismert.
- 21 h **RADIOS D'EUROPE**  
*Parlé français* (6 de 10). Le Hainaut, quatre rues et un lexique. Un petit village du Hainaut, près de la frontière française, sert de cadre à cette enquête socio-lexicologique. Mise en ondes: Hélène Savoie.
- 22 h **JAZZ SUR LE VIF**  
*Les Femmes et le jazz*. Concert de la chanteuse Nancy King enregistré au Alma Street Café de Vancouver.
- 23 h **LE NAVIRE « NIGHT »**
- 0 h 04 **ÉMERGENCES**  
Magazine des nouvelles spiritualités. Anim. Richard Cummings. Réal. Claude Cubaynes.

**LUNDI 16 OCTOBRE**

- 6 h 07 **LES PORTES DU MATIN**  
À votre réveil, une voix, un rire, une musique... et c'est parti pour la journée! Métré, calendriers culturels régionaux et radiojournaux ponctuent ce rendez-vous musical quotidien qui vous propose d'écouter, chaque vendredi, le succès de la semaine. L'œuvre pour laquelle vous avez voté en plus grand nombre. Anim. Carole Trahan. Réal. Diane Maheux.
- 9 h **QUI ÊTES-VOUS?**  
Hélène Pedneault s'entretient avec Monique Leyrac (1<sup>er</sup> de 2). Réal.-coord. André Major.
- 9 h 30 **TOUT POUR LA MUSIQUE**  
En direct du palais Montcalm à Québec. Tout pour la belle et grande musique, et pour ses musiciens. Une émission branchée sur l'actualité musicale au

pays et ailleurs dans le monde. Le premier vendredi de chaque mois, des musiciens et des chanteurs donnent rendez-vous aux auditeurs et aux auditrices au Café-Spectacles du palais Montcalm. Anim. Sylvia L'Ecuyer. Réal. Martine Caron.

- 11 h 30 **LUNDI, C'EST DRAMATIQUE**  
*Papillon* du soir, de François Godin. Coméd. Catherine Bégin et François Godin. Mus. orig. François Paré. Réal. Jean-Pierre Saulnier.
- 12 h **RADIOJOURNAL**
- 12 h 10 **MIDI-CULTURE**  
Magazine de l'actualité culturelle nationale. Anim. Réjane Bougé. Réal.-coord. Claude Godin.
- 12 h 45 **LA CORDE SENSIBLE**  
Le choix musical des auditeurs. Anim. André Vigeant. Réal. Laurent Major.
- 14 h **LES FEUX DE LA RAMPE**  
Orchestre symphonique de la Radio de Sarrebruck, dir. Mario Venango, Christian Zacharias, p.: *Timbres, espace, mouvement* ou *La Nuit étoilée* de Dutilleul; *Concerto pour la main gauche* de Ravel; *Symphonie n° 41 « Jupiter »* de Mozart. Anim. Normand Séguin. Réal. Anne Dubois.
- 16 h 05 **L'EMBARQUEMENT**  
Chefs-d'œuvre, insolite, paroles, musiques et chansons. Anim. Myra Cree. Réal. Marie-Claude Sénécal.
- 17 h **RADIOJOURNAL**
- 17 h 15 **L'EMBARQUEMENT (suite)**
- 17 h 50 1, 2, 3, **NOUS IRONS AU BOIS**  
Vignettes radiophoniques consacrées aux récits d'enfants. Une émission de Cynthia Dubois.
- 18 h **LA FANFANOLE**  
Extr. *Sonate en mi min.* et *Sonates* n° 6 et 9 de Vivaldi; *Walter van Hauwe*, fl.; *Bon van Asperen*, clv.; *Wouter Müller*, vl.; *Franz Robert Merkhout*, bas.; *Genesis* et *Orpheus* de Lafond; *Robert Lafond*, claviers et programmation; *Louise LeCavallier*, sop.; *Robert O'Callaghan*, fl.; *Claude Maheu*, hb.; extr. *Trios* op. 133 et op. 124 de Spohr; *Trio* Borodine. Une émission de Janine Paquet.
- 19 h **CHANSONS EN LIBERTÉ**  
*Saint-Germain-des-Prés* (1<sup>er</sup> de 2). Avec, entre autres, Barbara, Juliette Gréco et Christine Sevrès. Une émission d'Elizabeth Gagnon.
- 20 h **RADIO-CONCERT**  
Louis Lortie, p., Christian Prévost, vl., Ensemble Proteus: *Trio* op. 87; *Quatuor* op. 60 et *Quintette* op. 34 de Brahms. Anim. Michel Keable. Réal. Claire Bourque. Réal.-coord. Christiane LeBlanc.
- 22 h **RADIOJOURNAL**
- 22 h 04 **LUNDI, C'EST DRAMATIQUE**  
Voir à 11 h 30.
- 22 h 34 **X Y JAZZ**  
De Vancouver, André Rheaume vous propose une randonnée quotidienne au cœur du jazz. Réal. Dominique Souffir.
- 0 h 04 **JARDINS SOUS LA NUIT**  
Paysages sonores variés pour les promeneurs nocturnes. Une émission animée par Danièle Charbonneau.

**MARDI 17 OCTOBRE**

- 6 h 07 **LES PORTES DU MATIN**
- 9 h **QUI ÊTES-VOUS?**  
Hélène Pedneault s'entretient avec Monique Leyrac (2<sup>e</sup> de 2).
- 9 h 30 **TOUT POUR LA MUSIQUE**
- 11 h 30 **LA NOUVELLE DU MARDI**  
*Home Sweet Home* de Stanley Péan. Lect. Marie Gignac. Réal. André Corrivau.
- 12 h **RADIOJOURNAL**
- 12 h 10 **MIDI-CULTURE**
- 12 h 45 **LA CORDE SENSIBLE**
- 14 h **LES FEUX DE LA RAMPE**  
Libby Yu, p.: *Sonates* K. 492 et K. 141 de D. Scarlatti; *Sonate* n° 4 op. 7 de Beethoven; *Paraphrase* de

concert sur «Rigoletto» de Verdi de Liszt; *Sonate* n° 2 op. 35; *Barcarolle* op. 60 et *Polonaise* op. 53 de Chopin.

- 16 h 05 **L'EMBARQUEMENT**
- 17 h **RADIOJOURNAL**
- 17 h 15 **L'EMBARQUEMENT (suite)**
- 17 h 50 1, 2, 3, **NOUS IRONS AU BOIS**
- 18 h **LA FANFANOLE**  
Une fanfandole pour Beethoven. Extr. *Sonates* op. 30 n° 3 et 1; *Gidon Kremer*, vl.; *Martha Argerich*, p.; *Quatuor* WoO 36 n° 1; *Philippe Cassard* et *Raphaël Oleg*, vl.; *Miguel Da Silva*, alto, Marc Coppé, vl.; *Quatuor* op. 151: *Quatuor* Peterson.
- 19 h **CHANSONS EN LIBERTÉ**  
*Saint-Germain-des-Prés* (dern. de 2). Chansons jazz avec Sidney Bechet, diplômés de Prévert par ses plus grands interprètes, etc.
- 20 h **RADIO-CONCERT**  
Ensemble Arion. Soliste invitée: Ann Monoyios, sop., avec la participation de Christine Moran, vl. baroque; *Cantate - Arianna* de A. Scarlatti; *Sonate en mi min.* de Mancini; *Cantate - Nel dolce dell'oblio* de Haendel; *Neuvième concert - Ritratto dell'amore* de F. Couperin; *Cantate - Morle di Lucretia* de Montclair. Anim. Michel Keable et Françoise Davoine. Réal. Claire Bourque.
- 22 h **RADIOJOURNAL**
- 22 h 04 **LA NOUVELLE DU MARDI**  
Voir à 11 h 30.
- 22 h 34 **X Y JAZZ**
- 0 h 04 **JARDINS SOUS LA NUIT**

**MERCREDI 18 OCTOBRE**

- 6 h 07 **LES PORTES DU MATIN**
- 9 h **QUI ÊTES-VOUS?**  
Gilles Archambault s'entretient avec Robert Bailli, auteur de *Chez Albert*.
- 9 h 30 **TOUT POUR LA MUSIQUE**
- 11 h 30 **TOUTE UNE HISTOIRE POUR UN MERCREDI**  
Le dramaturge Jules Boudeau nous parle des *Deux coups de théâtre* de Michel Tremblay. Réal. Léo Thériault.
- 12 h **RADIOJOURNAL**
- 12 h 10 **MIDI-CULTURE**
- 12 h 45 **LA CORDE SENSIBLE**
- 14 h **LES FEUX DE LA RAMPE**  
1<sup>re</sup> partie: *Hommage à Otto Joachim*. *Quatuor* Morency: Denise Lupien et Olga Kanzenhofer, vl.; *Franzine Lupien-Bang*, alto, Christopher Best, vl.; *Quatuor en mi min.* de Verdi; *Quatuor à cordes* 2<sup>e</sup> partie. Orchestre de chambre Ferenc Liszt, dir. Janos Rolla; *Vadim Repin*, vl.; *Souvenir de Florence* de Tchaïkovski; *Concerto* en si min. de Paganini.
- 16 h 05 **L'EMBARQUEMENT**
- 17 h **RADIOJOURNAL**
- 17 h 15 **L'EMBARQUEMENT (suite)**
- 17 h 50 1, 2, 3, **NOUS IRONS AU BOIS**
- 18 h **LA FANFANOLE**  
Extr. *Concerto* RV 242, RV 178, RV 322 et RV 754 de Vivaldi; *I Musici* di Roma, dir. Federico Agostini; extr. *Quatuors* n° 4, 3 et 2 de Sirmen; *Quatuor* Allegri; extr. *Quatuor* op. 51 n° 2 et op. 67 de Brahms; *Quatuor* Britten.
- 19 h **CHANSONS EN LIBERTÉ**  
Parcours libre.
- 20 h **RADIO-CONCERT**  
Orchestre royal du Concertgebouw d'Amsterdam, dir. Nikolaus Harnoncourt; *Gidon Kremer*, vl.; *Concerto* en ré min. de Schumann; *Symphonie* n° 5 de Bruckner. Anim. Michel Keable. Réal. Odile Magnan.

**22 h RADIOJOURNAL**

- 22 h 04 **TOUTE UNE HISTOIRE POUR UN MERCREDI**  
Voir à 11 h 30.
- 22 h 34 **X Y JAZZ**
- 0 h 04 **JARDINS SOUS LA NUIT**
- JEUDI 19 OCTOBRE**
- 6 h 07 **LES PORTES DU MATIN**
- 9 h **UNE VIE DANS LE SIÈCLE**  
Inv. François Nourissier (1<sup>er</sup> de 2), écrivain et académicien français, auteur de plusieurs romans. Il parle de son enfance, de ses amours, du communisme, de ses alliances intellectuelles et de ses amitiés avec les grands écrivains et de l'institution littéraire française. Int. Denise Bombardier. Réal. Claude Godin.
- 9 h 30 **TOUT POUR LA MUSIQUE**
- 11 h 30 **LANGUE ET SOCIÉTÉ**  
Pour comprendre les langues et les sociétés qui les parlent, il faut non seulement s'intéresser aux questions proprement linguistiques, mais aussi chercher ce qui constitue ces sociétés. C'est ce que se propose de faire cette émission. Anim. Guy Rochette. Réal. Jean-Pierre Saulnier.
- 12 h **RADIOJOURNAL**
- 12 h 10 **MIDI-CULTURE**
- 12 h 45 **LA CORDE SENSIBLE**
- 14 h **LES FEUX DE LA RAMPE**  
*Capriccio Stravagante*, Paris: Guillemette Laurens, mezzo, Jed Wentz, fl., Manfred Kraemer et Katharina Wolff, vl., Claudia Steeb, viole, Jay Bernfeld, viole de gambe, Michel Murgier, vl., Skip Sempér, clv. et dir.: *Vos mépris chaque jour* et *Ombre de mon amant* de Lambert; *Prélude non mesuré* d'Anglebert; *Plainte de Vénus sur la mort d'Adonis* de Lully; *Troisième Leçon pour le Mercredi saint* de Delalande; *La Sultane* de Couperin; *Récit d'Orphée* de Lully; extr. *Partita* n° 4 BWV 828 et *Suite* en si min. BWV 1067 de J.S. Bach.
- 16 h 05 **L'EMBARQUEMENT**
- 17 h **RADIOJOURNAL**
- 17 h 15 **L'EMBARQUEMENT (suite)**
- 17 h 50 1, 2, 3, **NOUS IRONS AU BOIS**
- 18 h **LA FANFANOLE**  
Une fanfandole autour du piano. *Ronde champêtre* de Chabrier; *Georges Rabol*, p.; extr. *Gaspard de la nuit* et *Sonatine* de Ravel; Boris Berezovsky, p.; *Second Prélude* et *fugue d'après un thème de Robert Schumann* op. 16 de Clara Schumann et *Toccata* op. 7 de Robert Schumann; *Sylviane Deferne*, p. *Oeuvres* de Piazzolla: *Fugue, L'Automne* et *Adios Nonino*; *Musica Camerata* de Montréal; *Bandoneon, Zita* et *Escaloso*: Astor Piazzolla et son ensemble.
- 19 h **CHANSONS EN LIBERTÉ**  
Actualités: nouvelles collections de chansons immortelles et un inédit de Charles Dumont. Inv. Alain Guillemette.
- 20 h **RADIO-CONCERT**  
Festival de musique de chambre d'Ottawa. Philippe Djokic et Christian Prévost, vl., Guy-Laine Lemaire, alto, Elizabeth Dolin et Julian Armour, vl.: *Quatuor en la min.* op. 35 d'Arensky; *Quintette* en do D. 956 de Schubert. Anim. Normand Latour. Réal. Geneviève Sarda.
- 22 h **RADIOJOURNAL**
- 22 h 04 **JE VAIS ET JE VIENS ENTRE TES MOTS**  
Exploration tragi-comique de l'univers érotique en cette fin de XX<sup>e</sup> siècle. Avec Cynthia Dubois et Alexandre Hausvater. Une émission de Cynthia Dubois.
- 23 h **X Y JAZZ**
- 0 h 04 **JARDINS SOUS LA NUIT**

**VENDREDI 20 OCTOBRE**

- 6 h 07 **LES PORTES DU MATIN**
- 9 h **À L'ÉCRAN**  
L'actualité cinématographique. Anim. Francine Laurendeau et Jean-Claude Marneau. Réal. Francine Laurendeau.
- 9 h 30 **TOUT POUR LA MUSIQUE**
- 12 h **RADIOJOURNAL**
- 12 h 10 **MIDI-CULTURE**
- 12 h 45 **LA CORDE SENSIBLE**
- 14 h **LES FEUX DE LA RAMPE**  
Orchestre symphonique de Québec, dir. Raffi Armenian; *Darren Lowe*, vl.; *Suzanne Beaubin*, p.; *Blumine* de Mahler; *Concerto pour piano, violon et ensemble* d'archets op. 21 de Chausson; *Stegfried Idyll* de Wagner; *Symphonie* n° 82 «L'Ons» de Haydn. Anim. Renée Hudon. Réal. Chantal Bélisle.
- 16 h 05 **L'EMBARQUEMENT**
- 17 h **RADIOJOURNAL**
- 17 h 15 **L'EMBARQUEMENT (suite)**
- 17 h 50 1, 2, 3, **NOUS IRONS AU BOIS**
- 18 h **LA FANFANOLE**  
*La Danse du bonheur* de McLaughlin Shankar; *John McLaughlin*, guit., L. Shankar, vl., alto et voix, Zakir Hussain, tabla, bongos et congas, T.H. Vinayakram, perc.; *The Orator* de Williams Terry; *Moonlight* de Hudson Delange; *Chuckles* de Terry; *Embraceable You* de Gershwin; *Boomerang* de Terry; *James Williams*, p. et org., Clark Terry, tp., Steve Nelson, vibraphone, Christian McBride, cb., Tony Reedus, batt., Billy Pierce, sax.; *Jeux d'enfants* et *Mountain Flight* de Jobim; *Joanne Brackeen*, cb., Eddie Gomez, cb., Duduka da Fonseca, batt., Walmirino Anastacio, perc.
- 19 h **CHANSONS EN LIBERTÉ**  
Concert Yves Duteil enregistré au Zénith, à Paris, en 1991.
- 20 h **RADIO-CONCERT**  
Orchestre symphonique de Montréal, dir. Jacques Lacombe; *Louis Quilico*, bar. *L'Opéra italien*. *Guillaume Tell* de Rossini; extr. *Nozze di Figaro* de Mozart; extr. *Manon Lescault* de Puccini; extr. *Un ballo in maschera* de Verdi; extr. *La Gioconda* de Ponchielli; extr. *I Vespr siciliani* et extr. *Aida* de Verdi; extr. *I Pagliacci* de Leoncavallo; extr. *Andrea Chénier* de Giordano. Anim. Françoise Davoine et Michel Keable. Réal. Richard Lavallée et Claire Bourque.
- 22 h **RADIOJOURNAL**
- 22 h 04 **LES DÉCROCHEURS... D'ÉTOILES**  
La marginalité, la différence, la nuit, les poètes, les cultures vivantes. Anim. Michel Garneau. Réal. Jean Gagnon.

**1 h 04 JARDINS SOUS LA NUIT**

**INFO-CULTURE**

Du lundi au vendredi: 8 h 55, 12 h 40 et 16 h.

Le 21 octobre prochain à 13 h 30, L'OPÉRA DU SAMEDI présente WOZZECK, d'Alan Berg (réorchestration de John Rea). Cet opéra a été enregistré le 20 septembre dernier au Monument national de Montréal.

**BULLETINS DE NOUVELLES**

Du lundi au vendredi: 6 h, 22 h, minuit, 1 h, 2 h, 3 h, 4 h et 5 h.

Samedi et dimanche: 6 h, 7 h, 9 h, minuit, 1 h, 2 h, 3 h, 4 h et 5 h.

## LES ARTS

MUSIQUE CLASSIQUE

## L'âme baroque de Joël Thiffault

MARIO CLOUTIER  
LE DEVOIR

Laisser libre cours à la fantaisie et à la sensibilité, tel est le credo et la lettre de l'âme baroque et cela colle à la peau et à l'esprit de Joël Thiffault, le jeune chef d'orchestre et directeur artistique de l'Orchestre baroque de Montréal.

Fantaisiste, loufoque? Lisez plutôt: «On est en train de développer une espèce de grammaire dans l'annotation et on procède à son application stylistique. La sémiologie offre l'avantage de ne pas pervertir une donnée. Cela épure le message», indique le fébrile jeune homme. Parce que Joël Thiffault est aussi musicologue.

En fait, ce pince-sans-rire prend la musique au sérieux, tout autant que l'humour. C'est un verbotomoteur qui aime le silence, un bourreau de travail qui ne voit pas le temps passer. Les paradoxes, il les assume tous. Tel est aussi le baroque: «une partition est aussi paradoxale qu'un être humain.»

Et ce passionné d'ajouter: «ce que nous faisons c'est de la spéculation socio-historique. Nous prenons tous les moyens pour retrouver le XVIII<sup>e</sup> siècle, pour comprendre l'esprit de

l'époque, les mots, la littérature, le théâtre et la musique. C'est une période où les arts n'ont jamais été aussi près les uns des autres.»

Joël Thiffault a fondé l'Orchestre de baroque de Montréal pour doter la ville d'une formation permanente qui se consacre à l'exécution des répertoires classiques et baroques. Le jeune chef souhaitait implanter de hauts standards dans l'exécution des compositions du XVIII<sup>e</sup> siècle et du début du XIX<sup>e</sup> siècle. Par des concerts thématiques, l'OBM offre donc un panorama de la musique orchestrale et vocale des périodes baroque et classique.

Du clavecin, orgue ou pianoforte, Thiffault dirige la formation qui peut compter jusqu'à 50 musiciens selon le répertoire. Autre caractéristique importante, ils jouent tous sur instruments d'époque ou copies avec cordes de boyau accordées un demi-ton plus bas que la normale, comme cela se faisait au XVIII<sup>e</sup> siècle.

## Théâtre des passions

Ce souci du détail permet à l'OBM de faire d'une saison un véritable théâtre des passions, mais le tout demeure hyper préparé. Toujours. «On va à l'essentiel, sans fla-fla, mais on ne peut pas baser toute une saison



SOURCE ORCHESTRE BAROQUE DE MONTRÉAL

Par des concerts thématiques, l'OBM offre un panorama de la musique orchestrale et vocale des périodes baroque et classique.

sur un happening ou une inspiration. Il n'y a que le travail, le travail, le travail.»

En novembre, l'OBM poursuivra sa tâche impressionnante de jouer l'intégrale des symphonies de Haydn. Avant Noël, la formation proposera un concert baroque anglais: menu sombre et solennel. Le quatrième concert de la saison mettra en scène les *Chorals de Pâques* de Jean-Sébastien Bach avec Bernard Lagacé à l'orgue. Enfin, toute la famille Bach, père et fils, sera au programme de la dernière offrande de l'OBM en avril 1996.

Et ce soir, à la salle Redpath de l'Université McGill, l'orchestre mettra véritablement en scène, après des mois de labeur, les concertos de pas moins de neuf compositeurs: Manfredini, Durante, Corelli, Vivaldi, Geminiani, Locatelli, Boccherini, Tartini et Scarlatti.

On nous promet de la musique haute en couleurs et des gestes exacerbés venus de la commedia dell'arte. Intensité, fougue, émotion... L'OBM vient, par ailleurs, d'enregistrer les *Concertos grossos* de l'opus 3 de Geminiani qui paraîtront

en janvier 1996. Le travail, disions-nous.

Exigeant Joël Thiffault? «Je dis toujours aux gens, il ne faudrait pas que vous vous méestimiez. Souvent les gens n'ont pas assez confiance en eux. Il faut rester humble, mais ne jamais cesser de travailler.»

Décidément. Mais derrière ce Mr. Thiffault, surgit toujours le Dr. Joël avec son regard malicieux et son rire diabolique. Le lauréat au concours international de clavecin à Washington en 1986 est aussi pur théâtre, pure rigolade. Une âme baroque en constante ébullition.

Il rêve. Il adore les animaux. Il rêve de posséder un éléphant nain. Il adore déjà un gros chat, tout mou, tout gris. Joël Thiffault rêve de logique de la mesure et adore l'équilibre dans le désordre le plus com-

plet. «Pour y arriver, il faut travailler comme un fou.» On n'en doute point, surtout quand on le sait capable d'œuvrer du lever au coucher sans rien manger, lui qui a un appétit aussi grand que la panse du baroque.

«Ce dont je suis le plus content, c'est de travailler aux partitions avec mon collaborateur de tout temps, Jacques-André Houle. L'OBM ne serait pas là sans lui. On travaille par esprit scientifique et ce que nous faisons, les recherches que nous effectuons en musicologie, c'est aussi passionnant qu'Agatha Christie, affirme ce détective et grammairien en musique. On défonce toutes les portes du baroque pour débusquer tous les coupables dans le domaine l'édition musicale depuis 200 ans.»

Joël Thiffault, l'agent sans secret, repart en mission. Mais l'hypersensible déterminé, qui joue à cache-cache avec les mots, redoute quand même les nuages. «L'avenir de l'orchestre est lié à l'argent. Il y a des gens extraordinaires dans ce groupe là. Ce serait dommage... Pourquoi le Conseil des arts du Canada ne nous donne-t-il pas un sous?»

Et le voilà reparti, loupe à la main, signes dans la tête et piste sous les yeux. Il n'y a pas de mission trop saugrenue, ni trop sérieuse pour ce fou du baroque qui ne recule devant aucun paradoxe. Impossible n'est pas baroque.



Joël Thiffault

PHOTO ARCHIVES

## Nathaniel Rosen chez Pro Musica

MARIO CLOUTIER  
LE DEVOIR

Visite rare en fin de semaine. Nathaniel Rosen, le seul violoncelliste américain à avoir remporté la médaille d'or au concours Tchaïkovski de Moscou, en 1978, viendra pour la première fois à Montréal, dimanche et lundi.

Il jouera chez Archambault musique dimanche à 14h l'une des *Suites pour violoncelle* de Bach qu'il vient d'enregistrer sous étiquette John Marks. Le lendemain soir, la Société Pro Musica le présentera au Théâtre Maison neuve de la PdA, accompagné de la pianiste Doris Stevenson.

«En plus de Bach et de Valentini, nous disait le soliste cette semaine dans un entretien téléphonique depuis sa résidence new-yorkaise, je jouerai la *Sonate* de Paul Hindemith. On assiste depuis peu à un regain d'intérêt à son sujet. Nous célébrons le centenaire de sa naissance cette année et c'est un bien meilleur compositeur que les gens ne le pensent.»

A 46 ans, Nathaniel Rosen n'a rien d'un arrogant. Il ne cherche point à imposer ses vues, bien au contraire, il parle d'expérience. Il a commencé à jouer du violoncelle à l'âge de six ans, mais, reconnaît-il, «je n'avais rien d'un prodige. J'avais du talent, mais mon véritable but a toujours été de retirer du plaisir de la musique, ce qui est un cadeau culturel de ma famille.»

A 13 ans, Rosen continue son apprentissage auprès du grand Gregor Piatigorsky. En 1966, il effectue une première tournée en URSS et devient finaliste au concours Tchaïkovski. Douze ans plus tard, il sera le premier Américain, après le pianiste Van Cliburn en 1958, à remporter la médaille à la même compétition. Les engagements suivent à un rythme effréné aux États-Unis où il est instantanément sacré star. Puis, presque plus rien. Accalmie, éclipsé.

«J'avais négligé un aspect important de la carrière d'un musicien, les enregistrements. Depuis quelques années, je reprends le terrain perdu. J'ai toujours été un fanatique de la musique et de mon instrument, plutôt que de tous les autres aspects, y compris le *business*. Aujourd'hui, je combine tout, de l'enseignement au concert en passant par les disques. J'ai atteint l'équilibre.»

Cela s'entend dans son enregistrement des *Suites* de Bach où l'assurance de l'interprétation n'enlève rien à l'émotion. «Il ne faut pas jouer Bach pour impressionner le public, dit-il. Il faut respirer avec Bach. L'interprétation doit être organique et se construire sur la base d'un rythme naturel.»

Maturité, expérience. Nathaniel Rosen croit à la beauté de la phrase. «C'est un concept difficile à expliquer. Cela se situe quelque part entre la note et l'ensemble de la pièce. C'est l'unité de base de la mémoire musicale. C'est ce dont on se souvient quand on pense aux plus belles interprétations entendues et c'est ce que j'essaie toujours de développer.»

Le temps, finalement. Le violoncelliste semble avoir tout appris du temps et avec le temps. Cette vérité est incrustée jusque dans son instrument même, un violoncelle Montagnana datant de 1738, un instrument qui a jadis appartenu à Adrien-François Servais (1807-1866), le fondateur de l'école franco-belge de violoncelle.

«C'est une antiquité de grande valeur. Je l'entretiens jalousement. Il se crée une relation symbiotique entre un instrument à cordes et le musicien. Mon violoncelle m'a enseigné à jouer, à trouver un son, une vision du jeu.»

Cette vision est d'autant plus claire que l'horizon semble maintenant s'ouvrir à nouveau devant Nathaniel Rosen. Horizon clair d'un artiste lui-même ouvert à tout. Un disque de musiques de Noël vient de sortir; après Montréal, il ira jouer du Bruckner aux Pays-Bas; et, plus tard, ce sera Saint-Saëns en Iowa.

«Mes goûts musicaux sont variés. Je crois, comme Piatigorsky, qu'il fait partie de la profession d'un musicien et d'un violoncelliste de pouvoir jouer n'importe quoi sur son instrument. Il ne faut rien rejeter du revers de la main. Tout est une question de goût et de sens. Savoir goûter, prendre le temps de savourer.»



Nathaniel Rosen

## ORCHESTRE BAROQUE DE MONTRÉAL

SEPTIÈME SAISON OBM 1995-1996

Joël Thiffault, directeur artistique

## Premier concert

Ce samedi 14 octobre 1995 à 20 heures

## CONCERT ITALIEN

Oeuvres de Manfredini, Corelli, Vivaldi, Geminiani, Locatelli et Tartini

Salle Redpath de l'Université McGill

3461, McTavish, Montréal



Billets disponibles chez Archambault Musique : 849-6201 et à l'OBM : 849-9272

## OSM ORCHESTRE SYMPHONIQUE DE MONTRÉAL CHARLES DUTOIT

Mardi 17 et mercredi 18 octobre • 18 h 45

GRATUIT

LE LAIT présente

## LES CAUSERIES OSM

Hall central de la Place des Arts

Rencontres pré-concert interactives, bilingues et gratuites!

Mardi 17 et mercredi 18 octobre • 20 h

## LES CONCERTS GALA



YEFIM BRONFMAN

CHARLES DUTOIT, chef  
YEFIM BRONFMAN, pianoLISZT *Triomphe funèbre du Tasse*  
SAINT-SAËNS *Concerto pour piano n° 2*  
MARTINU *Symphonie n° 5*  
ENESCO *Rhapsodie roumaine n° 1*«... une interprétation éblouissante du Concerto pour piano en sol mineur de Saint-Saëns...»  
Houston Post

BILLETS: 19,25 \$, 28,00 \$, 30,00 \$, 39,00 \$, 40,25 \$ (taxes et redevances en sus)

Mardi 24 octobre • 10 h

## RÉPÉTITION PUBLIQUE



CHARLES DUTOIT

Une présentation LES ARTS du Maurier Ltee

CHARLES DUTOIT, chef • PETER ROESEL, piano

BILLETS : 3,00\$ (taxes incluses)

Mardi 24 et mercredi 25 octobre • 19 h 30

## LES CONCERTS POPULAIRES

AIR CANADA



PETER ROESEL

Musique populaire allemande

CHARLES DUTOIT, chef  
PETER ROESEL, pianoHANDEL *Water Music, suite*  
PACHELBEL *Canon*  
BACH-RESPIGHI *Passacaille en do mineur*  
BEETHOVEN *Rondo pour piano en si bémol majeur*  
WEBER *Concerto pour piano n° 1*  
STRAUSS *Valses du Chevalier à la rose*«Peter Roesel est un pianiste extraordinairement doué. Il maîtrise son instrument à la perfection...»  
Washington Post

Cocommanditaire: Succession J.A. DeSève

BILLETS: 20,00 \$, 23,75 \$, 27,00 \$, 28,75 \$, 29,50 \$ (taxes et redevances en sus)

Salle Wilfrid-Pelletier  
Place des Arts

Billets en vente à l'OSM / 842-9951, à la PdA / 842-2112 et au Réseau Admission / 790-1245.

## PRO MUSICA

Le 16 octobre 1995, à 20 h

Nathaniel Rosen,  
violoncellisteDoris Stevenson,  
pianisteVALENTINI *Sonate en mi majeur*  
HINDEMITH *Sonate pour violoncelle et piano (1948)*  
J.S. BACH *Suite n° 2 en ré mineur, BWV 1008 pour violoncelle seul*  
GRIEG *Sonate en la mineur, op. 36*

INFORMATIONS:

PRO MUSICA, tél. 845-0332

BILLETS:

25 \$, 18 \$ et 12 \$ (étudiants), taxes incl. (redevance en sus)

Théâtre Maison neuve

Place des Arts

Réservations téléphoniques:

514 842 2112 Frais de service.

Redevance de 1,25 \$ (taxes) sur tout billet de plus de 10 \$.

Les Radio-Concerts  
du Centre Pierre-Péladeau

Le 20 novembre 1995

SYLVIANE DEFERNE  
ENSEMBLE PROTEUS

Le 18 décembre 1995

NATALIE CHOQUETTE

Le 29 janvier 1996

ANDRÉ LAPLANTE  
QUATUOR ALCAN

Le 18 mars 1996

DANG THAI SON

Le 13 mai 1996

CHARLES DUTOIT  
CHANTAL JUILLET

Les meilleurs interprètes, une prise de son hors-pair, des œuvres marquantes: voilà l'essence des Radio-concerts diffusés par Radio-Canada...

Et cette année, le Centre Pierre-Péladeau est fier d'y être associé.

Soyez aux premières loges de ces célèbres rendez-vous et venez entendre ces artistes dans l'une des salles les plus remarquables de Montréal. Son acoustique exceptionnelle vous permettra d'apprécier chaque note, chaque phrasé et de savourer toute la subtilité de leur art.

Abonnements disponibles.

Desjardins

LE DEVOIR SRC Réseau FM Stéréo

Salle Pierre-Mercure  
Centre Pierre-Péladeau

300, boul. de Maison neuve Est

Métro Berri-UQAM

Informations: 987-6919

ARTS

JAZZ ET BLUES

# Magistralement bleu d'un bout à l'autre

B PHUR REAL  
Jimmy Dawkins  
Wild Dog Blues

SERGE TRUFFAUT  
LE DEVOIR

C'est tout simple. Souvent comme fréquemment on omet, à notre corps défendant, de vous signaler de bien belles choses musicales, ce qui, aussi souvent que fréquemment, nous met en rogne. Pourquoi cela? Parce que plus souvent qu'autrement on commande des productions identifiées dans les revues.

Il y a trois semaines de cela notre disquaire favori avait reçu une production commandée. Un truc de Jimmy Dawkins. Du grand Dawkins. Un truc de ce guitariste qui ne fabrique que des notes professionnelles parce qu'elles sont le reflet d'une longue et patiente maturation. Cette production s'intitule *B Phur Real* sur étiquette Wild Dog Blues. C'est la compagnie Ichiban qui la distribue.

Depuis qu'on l'a reçue cette production, il ne se passe pas une journée sans qu'on en savorer un ou deux morceaux, quand ce n'est pas l'album dans son entier. Il faut que vous le sachiez, c'est magistral d'un bout à l'autre. Vous pouvez même essayer de le prendre en défaut en allant au milieu de la première partie ou de la deuxième, vous ne serez pas déçu. On le répète, c'est magistral.

Pourtant, notre homme a tout ou presque contre lui. De caractère, il est sombre. Il l'a toujours été. Cela transparaît dans cette nouveauté comme cela était évident dans les productions antérieures, celles qu'il avait signées pour l'étiquette, l'histoire étiquette Delmark de Chicago.

Qu'il ne prête pas à rire dans cet album est évident dès qu'on aperçoit pour la première fois la pochette. Son air dur, mais pas bourru, s'affiche. Mais surtout, il s'entend. Dès le premier morceau, *Two Timin' Lover*, dès qu'il touche sa guitare, on est quelque peu saisi par le poids qu'il insufflé. Par la tension avec laquelle il se démarque de tous ses confrères guitaristes de blues.

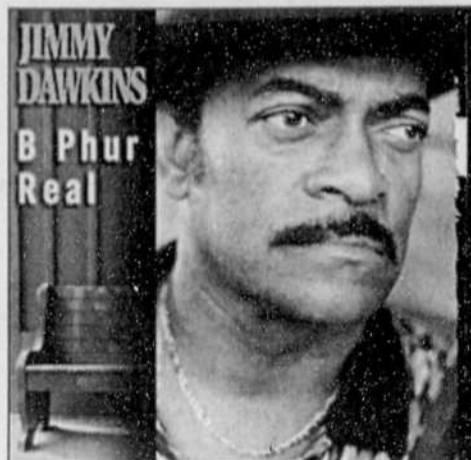
Et comme il privilégie la tension, il allonge les pièces. En tout, là où d'autres enregistrent douze ou quinze morceaux, lui n'en a fait que huit pour un temps mécanique total identique. Il est sombre, son jeu est tendu, le tout est du genre très concentré. Ça frappe au point d'en être vertigineux.

C'est dans les blues lents, ces blues au rythme propice à raconter les dernières péripéties du sentiment que Jimmy Dawkins excelle. Sur *Lonesome Blues* comme sur *B Phur Real*, qui dure incidemment 8 minutes 44 secondes, le dur de Chicago brosse des notes qui s'enfilent les unes aux autres avec une mécanique aussi équilibrée que celle du chapelet. Mais attention! C'est pas du genre religieux. Bien au contraire, et heureusement, c'est du genre très païen. Imaginez! S'il fallait que les blueseux fassent dans le mystique...

Toujours est-il que notre Daw-

kins s'affiche aujourd'hui comme l'avenir du blues. Et pas à peu près. Car en arrière comme à côté de lui, il y a des durs qui ne sont pas durs parce qu'ils jouent contre l'adversité. Bref, ses acolytes au Dawkins sont des types qui ont horreur de se faire musicalement piéger.

LeBron Scott est à la basse, Wayne Goins est à la guitare rythmique, Henry Parilla est au piano et à la B-3, Bryan Cole est à la batterie et derrière la console. C'est lui, le batteur, qui a produit le tout. Et les bat-



JIMMY DAWKINS  
B Phur Real

teurs qui se transforment en producteurs ont le chic de la balance. Ensemble, ils tissent une toile de fond, une architecture sonore incroyablement présente. C'est idiot à dire, mais rarement a-t-on entendu une formation rythmique aussi présente et fière.

Et comme ils agissent ainsi, Jimmy Dawkins plane au-dessus. Avec d'autant plus d'aisance qu'il y a la voix. Sa voix. Le chant très cru, le chant jamais racoleur de Dawkins. Il faut le savoir, ce Jimmy Dawkins s'avère plus passionnant qu'un Buddy Guy, par exemple, parce qu'il a un chant aussi doué pour la communication que le jeu de sa guitare.

*B Phur Real* est un chef-d'œuvre de blues sale et très lourd.

MMTC  
Freddie Hubbard  
JazzMasters

Trompettiste virtuose, as de la haute voltige dans les années 60, Freddie Hubbard propose ces jours-ci une production baptisée *MMTC* sur étiquette JazzMasters. *MMTC*, c'est pour Monk, Miles, Trane et Cannon. Autrement dit, c'est pour Monk, Davis, Coltrane et Adderley, soit un des carrés d'as du jazz du début des années 60.

Pour faire cet hommage, Hubbard a invité le batteur Carl Allen, le pianiste Stephen Scott, le saxophoniste ténor Javon Jackson, le saxo alto Vincent Herring, le baryton Gary Smulyan et le contrebassiste Peter Washington. Avec eux, Hubbard a repris à son compte quelques-unes des grandes compositions des messieurs cités. Il y a du *All Blues* et du *Off Minor* et il y a des pièces originales.

Le tout est bien. Le tout est bon. Mais le tout n'est pas plus séduisant que cela. Ce n'est pas plus convaincant que ça. C'est comme cela parce qu'il manque certainement ces petites étincelles qui singularisent un album de la masse. C'est bien dommage, car ce Hubbard demeure un type très talentueux.

MOURIR DE RIRE  
Rudy Caya  
Audiogram (Sélect)

Autant y aller tout de go et lâcher le morceau: le premier album solo de Rudy Caya, réalisé pendant la sabbatique du groupe Vilain Pingouin, serait vraiment formidable si quelqu'un d'autre que Rudy Caya chantait. L'un ne va pas sans l'autre, me direz-vous. Certes. C'est le fond du problème.

La musique est exemplaire, large de corps et d'esprit, brillamment exécutée par les plus fortich musiciens de session que le fût réalisateur-guitariste Rick Haworth a laissé jouer à leur guise: l'orgue Hammond B-3 de l'inestimable Kenny Pearson s'infilte partout, les cuivres pétaradent dans tous les sens comme à La Nouvelle-Orléans (même Daniel Bélanger y souffle trompette et saxo), et la batterie éminemment souple de Pierre Hébert fait rebondir les chansons sur des rythmes à tendance hip hop. On n'est pas loin, surtout dans la chanson-titre, *Tu nous énerves* et *Deux heures et demie*, des riches ambiances moitié roots moitié soul qu'un Robbie Robertson ou un Daniel Lanois parviennent à créer.

Les chansons sont remarquablement construites, avec des refrains tout simples comme celui de *J'comprends ça* qui font lever la pâte au bon endroit et qui s'installent définitivement dans le ciboulot. Les textes révèlent un Rudy profondément amoureux (*Je serai ton ombre*), très porté sur l'autocritique (*La Première Fois, Des fois*), drôle même en broyant du noir (*Le Bleu avec un titre aussi long que le solo de guitare*).

Le hic, le seul, le gros, aussi incontournable que le toupet rapporté d'Elton John ou la tétine dans le



front d'Aaron Neville, c'est qu'au centre de cet admirable travail, il y a la voix de Rudy, toute seule, toute nue, toute mince, il y a Rudy qui chante comme il parle, avec une toute petite voix de rien du tout. Quand il s'époumone comme à la fin de *Je serai ton ombre*, passe encore: on retrouve un peu le Rudy criard de Vilain Pingouin, qui compensait en intensité ce qu'il n'avait pas en registre et en couleur, et qui se perdait dans la masse sonore du groupe. Les qualités requises d'un *lead singer* dans un band de rock et celles d'un chanteur solo ne sont pas nécessairement les mêmes. Plus souvent qu'autrement isolée au-dessus des musiques, sans écho ni doublage, la voix de Rudy semble perdue sur la banquise. Sans pingouins.

Que Rudy Caya ne possède pas le coffre d'un Daniel Bélanger ne serait pas notable s'il s'agissait de rap ou de rock récité à la Lou Reed: hélas, les très belles chansons de *Mourir de rire* ne mériteraient rien de moins que les notes pures d'un Richard Séguin. Lequel, évidemment, ne chante que du Richard Séguin. C'est le fond du problème.

Sylvain Cormier

DISQUES

# Solo qui peut

Rudy Caya sans Vilain Pingouin, Luck Mervil sans Rudeluck: est-ce bien nécessaire?



ALLER SIMPLE  
Luck Mervil, PGC / Select

Au risque de passer pour une épécheuse de tourner en rond comme un DC bien huilé dans le plébiscite médiatique général entourant la sortie d'*Aller simple* (coïncidence, le Goncourt 1994 de Didier Van Cauwelaert portait le même titre), le premier album solo du leader de Rude Luck, je persiste à le trouver convenable... c'est tout. Convenable parce que bien réalisé et que la voix de Luck Mervil reste — malgré l'utilisation excessive de ses envolées lyriques, avec le charisme, son principal atout. Musicalement, *Aller simple* demeure dans le registre de la variété, pour le plus grand plaisir des radiodiffuseurs: de jolies balades folk, le petit rap funk de circonstance et de la pop plus tonique qui ne brille pas par son originalité. Les lacunes reposent toutefois sur les textes — pourtant sujets d'une large unanimité —, d'un niveau digne d'un finissant de secondaire. D'abord les titres: *Aime-moi, Coule-moi, Emporte-moi*... d'une éloquence folle. Puis les paroles. Sur la pièce diffusée *ad nauseam* sur toutes les ondes de la province *On veut faire la fête*, «Y avait pas d'couleurs en 67 / Y avait la guerre et

c'était bête (...), un peu plus loin «Après la pluie c'est le beau temps / Après l'hiver c'est le printemps». Waouh! Ça n'engage pas trop. Dans *Aime-moi*, une phrase au sens sibyllin: «La lune, les étoiles, le néant murmuraient / Mais jusques à quand!» Et cette rime d'une richesse incontestable: «Du monde entier mais surtout pas / Les pas de deux où l'on se trouve / Côte à côte sur le même pas» (Paris). L'idée du projet est intéressante: composer un univers musical — puis visuel — autour d'une nouvelle écrite par Joël H. Ferron (bassiste, entre autres pour Emeline Michel) qui relate les affres de Charles, quinquagénaire antillais, errant dans un présent vide à la recherche d'une passion forcément tragique et définitivement terminée. Dans le style de Joël H. Ferron, on sent un certain décalage entre la narration actuelle souvent ampoulée et l'évocation des souvenirs qui, par la simplicité du style, gagnent en intensité.

A force de vouloir prouver à la terre entière que le Québec possède en son sein des créateurs, on a la fâcheuse tendance à tout trouver génial du moment qu'on y trouve le sceau du terroir au risque de provoquer un syndrome de nivellement par le bas. *A fortiori* quand le produit émane d'Haïtiens et que le *politically correct* de rigueur — paternalisme latent — veut défendre à tout crin ses communautés. Le talent est une chose et le duo Mervil-Ferron, quelle que soit sa culture d'origine, n'en manque pas chacun dans son genre; de là à se fendre de qualificatifs emphatiques: du calme! Laissons à la chansonnette le rôle et la place qui lui reviennent, abreuver les auditeurs de fonds sonores sans danger.

Pascale Pontoreau

LA VITRINE DU DISQUE

WRECKING BALL  
Emmylou Harris. Elektra (Warner)

Même si Nashville a fait d'Emmylou Harris la grande princesse du country, la filiforme chanteuse aux longs cheveux cendrés ne doit rien à Nashville. Le regretté Gram Parsons, ex-Byrds, ex-Flying Burrito Brothers, enregistra avec elle les plus influents albums de country-rock-bluegrass des années soixante-dix: c'est dans leur commune foulée qu'elle a résolument marché jusqu'à ce jour, bien plus confortable à proximité d'un Steve Earle que des adeptes de la danse en ligne. Pas surprenant, en cela, de la retrouver auprès de Daniel Lanois, réalisateur d'albums pour U2, Robbie Robertson, Bob Dylan, les Neville Brothers et lui-même, grand gourou du rock de racines. En terrain plus familier que ses derniers albums pourait le laisser croire, Emmylou nage avec une parfaite grâce dans les marécages sonores de Lanois (pleins de guitares sales qui grenouillent partout et de percussions hypnotiques un peu pataudes de Larry Mullen Jr., batteur de U2), rejoignant d'une chanson à l'autre les vieux copains Steve Earle, Neil Young, les copines Kate et Anne McGarrigle, ennoblissant au passage le *May This Be Love* de Jimi Hendrix, le *Wrecking Ball* de Young, l'*Every Grain Of Sand* de Dy-

lan. L'impureté des sons n'a d'égale que la pureté de la voix: du contraste naît ce splendide album.

Bientôt dans vos lecteurs...

■ *Ice*, bulletin mensuel du disque compact aux E.-U., annonce dans sa livraison d'octobre la composition du cinquième album *live* des Rolling Stones en carrière, qui s'intitulera *Stripped* (au lieu de *But Naked*, premier titre pressenti), et paraîtra au plus tôt le 31 octobre, au plus tard en novembre. L'album, substrat de sessions acoustiques dans plusieurs petites salles d'Europe (dont l'Olympia de Paris et l'Académie Brixton de Londres), contiendrait la déjà légendaire version du *Like A Rolling Stone* de Dylan, en plus de *Street Fighting Man*, *Shine A Light*, *Angie*, *Black Limousine*, *I'm Free*, *The Spider and The Fly*, *Slipping Away*, *Not Fade Away*, *Tumbling Dice*, *Let It Bleed* et le vieux standard blues de Willie Dixon, *Down In The Bottom*. Inutile de vous dire que je sue abondamment et que le collègue Truffaut en remue sa truffe.

■ Après *Free As A Bird* et *Real Love*, les Beatles survivants auraient complété un troisième démo laissé en plan par Lennon (probablement *Grow Old With Me*), histoire d'inclure au moins une chanson «nouvelle» par double album de leur monumentale

Anthology. Déjà, la méga-machine publicitaire d'EMI a brandi un premier slogan: «The biggest thing to happen

since the Beatles, coming in November...» Le 19, pour être exact.

Sylvain Cormier

# Daniel Lavoie

DE RETOUR SUR SCÈNE APRÈS SEPT ANS D'ABSENCE.

John Hughes Legend percussions  
Marc Vallée guitares  
Warren Slim Williams claviers, accordeon

ici

**SPECTRUM**  
316, STE-CATHERINE O. (à Pt. des Arts)  
tél. 861-5851) billets ou Spectrum,  
chez Admission et au 522-1245 (tiroc)

du 25 au 28 octobre

LE DEVOIR | Journal de Montréal | CFGL 105.7 fm | CKOI 96.9 FM | SODEC

9<sup>e</sup> Édition

## COUP COEUR de FRANCOPHONE

Du 3 au 12 novembre 1995

ENTRÉE LIBRE - Billets disponibles à partir du 23 octobre, 18h au 4375, rue Ontario est

INFO COUP de COEUR: 868-3301  
Accès limité 6 billets par personne pour un minimum de 2 séries différentes.

BASHUNG  
3 et 4 novembre 1995  
Billet: 29\$ +TAXE  
RESAU ADMISSION, TEL: 790-1245

|                                     | vendredi                                     | samedi                                    | dimanche                               | lundi                    | mardi                          | mercredi                                      | jeudi                                | vendredi  | samedi              | dimanche |
|-------------------------------------|--|---|--|--------------------------|--------------------------------|---|--------------------------------------|---|---------------------|----------|
| COUP DOUBLE                         | Britt Besson<br>Alain Bashung                | Britt Besson<br>Alain Bashung             | Marcel Souloire<br>Jean-Pierre Ferland | Danyel Waro<br>Suroit    | Arno<br>Artiste surprise       | Sylvain Lelièvre<br>Claude Léveillée          | Frangines                            | Frères Brézors<br>Colocs                              |                     |          |
| ROCK                                | Mo cactus<br>Noir silence<br>Brasse camarade | Moutons noirs<br>Bleu baroque<br>Anonymus |  |                          |                                | Férocé F.E.T.A.<br>Zéro "Celcius"<br>Kil Kil  | Mauvais 1/4 h<br>Stups<br>TSPC       | Brak Molotov<br>Groovy Aardvark<br>No one is innocent |                     |          |
| LES MATINS QUI CHANTENT             |  |   | Jérôme Lemay<br>père et fils           | Trio La bonne<br>chanson | Les années<br>guitare          | Charlotte Avril                               | Angèle Arsenault                     |   |                     |          |
| AU FÉMININ PLURIEL                  |  |   |  |                          | Marie Savard                   | Clara Finster<br>Sylvie Tremblay              | Louise Forestier                     |   |                     |          |
| ACTUELLE                            |  |   |  |                          | Diézel                         | Geneviève Letarte                             | Trio Erik Marchand                   |   |                     |          |
| FAMILLE                             |  | Piano Muet                                | Piano Muet                             |                          |                                |   |                                      | Carmen<br>Campagne                                    | Roland<br>et Johnny |          |
| CARREFOUR DU MONDE                  | Chuck Labelle<br>Kalimba Kalimba             | Manon Brunet<br>Saïd Mesnaoui             |  |                          |                                | Zaruela                                       | Jeff Lamothe<br>Élio Ramboni         | Frères à ch'val<br>Danyel Waro                        |                     |          |
| CHÂTEAU DUFRESNE                    |  |   | Marie-Denise<br>Pelletier              | Claude<br>Léveillée      | Pierre Perret<br>(à confirmer) |   |                                      |   |                     |          |
| LA BOÎTE À CHANSONS DU VIEUX PALAIS | Marie-Jo<br>Thériault                        | Clara Finster<br>Dominica Mérota          |  |                          |                                | Trio Erik Marchand<br>André Thériault         | Francine Lalonde<br>Sylvain Lelièvre | Marie Oiscamp<br>Sylvain Lelièvre                     |                     |          |
| CAFÉ DU MAURIER                     | 2 nov.<br>Céline Delisle                     |   |  |                          |                                | Cora Vaucaire                                 | Cora Vaucaire                        | Cora Vaucaire   | Cora Vaucaire       |          |
| SALLE PIERRE MERCURE                |  |   |  |                          |                                | Nuit Fabuleuse<br>Hommage à<br>Anne Sylvestre |                                      |   |                     |          |

CKOI 96.9 FM | CANON | Ville de Montréal | CHANSONS | Réseau Admission

LES ARTS

ARTS VISUELS

# Cosgrove, le monument serein

JEAN-PHILIPPE DUSSAULT  
COLLABORATION SPÉCIALE

«Continuité, fidélité», voilà les deux clefs pour retrouver un des plus grands trésors artistiques du Québec contemporain. La réponse vient du maître de Hodson, lorsqu'on le questionne sur le total succès de son entreprise.

«On ne s'y trompe jamais, tout dessin ou toile de Stanley Cosgrove respire la perfection et le détachement de l'artiste face au matériel et libéré depuis toujours de l'univers de l'anecdote ou de l'automatisme comme support à la création. Son œuvre, par toute sa charpente d'épurements perpétuels et sans concession à l'éternel contemporain, fut-il rebelle, ou d'obédience de stricte Académie, est plus qu'incontournable, elle en devient incriticquable. On glisse dedans, tout simplement. Elle nous renvoie à la conquête de soi, au souhait de notre propre pérennité. «Je ne déçois pas.»

«Le ton est franc et limpide malgré le Parkinson qui l'afflige et l'oblige à se déplacer en marchette de son chevet au phono à son impressionnante collection de livres d'art, source de ses réflexions et de son inépuisable culture. Cosgrove me confie, qu'il est avant tout un peintre intuitif



Une œuvre de Stanley Cosgrove.

lié à l'observation par la culture; cela génère la discipline «valeur de base, pour faire mieux éclater le talent, qui permet d'aller au bout de sa propre voie». Tant ses natures mortes que ses sous-bois deviennent ainsi une excuse pour peindre un support pour exprimer le talent plus qu'un révélateur de la beauté pour la beauté. Ainsi confie-t-il, la femme qu'il dessine en permanence depuis des décennies n'est pas le fruit d'un modèle ou d'une femme aimée ou rencontrée. «Je l'ai

cue pour peindre, exprimer le talent plus que la beauté de la nature.» Conscient de l'agencement des objets en cause, sa priorité va à la structuration des éléments. Tout comme pour la musique, souligne-t-il, il est primordial que les formes s'amalgament. Le rôle de la couleur est de permettre que le tout se tienne dans un ensemble homogène et harmonieux. Bien qu'ils les peignent toujours de la même façon, l'emplacement des éléments diffère d'un tableau à l'autre, assurant une originalité renouvelée, tout en imprégnant davantage dans nos esprits l'authenticité de son expression. Ses influences? Derain, pour «l'esprit et le style» l'Italien Morandi et Bonnard pour «sa symphonie de couleurs». Depuis des lustres, il considère son ami Goodridge Roberts, comme le plus grand peintre québécois. «Il est né peintre.» Dont un paysage d'hiver orne la salle de séjour de la demeure-atelier familiale.

### Le subconscient québécois

Le dépouillement à la fois naturel et étudié de Cosgrove renvoie au subconscient québécois si tant est qu'il existe. Jamais, il n'a quitté le Québec pour peindre. Sa fille Renée me confiait que ses différents voyages à Paris furent consacrés exclusivement à la visite minu-

teuse des musées. Point de mondanité, ni de quête de marché. Il séjourna pour étudier et raffiner sa culture des grands maîtres qui l'avaient précédé. Cosgrove n'a peint qu'au Québec et que le Québec. Aucun élément distinctif genre cabane à sucre ou ouvriers forestiers n'émaille ses toiles, que le brut enveloppant de la nature. Seule exception, la trace de l'humain évoqué par des chemins de halage de grumes, ou menant à un camp de chasse. Un seul élément détermine le Québec dans la toile: Cosgrove lui-même, retranché dans la minutie de sa facture, l'éclat de sa palette face à la toile, la nuit chez lui. A la fin du premier entretien en juin, à ma petite interrogation «Êtes-vous pour l'indépendance du Québec?», sans équivoque, l'œil pétillant, il me lança: «Je le suis depuis ma jeunesse dans Saint-Henri.» Au second rendez-vous en août, plus hardi, je lui demandai la raison de son OUI au Québec. «J'y suis né, c'est tout.»

Françoise Labbé nous convie à contempler les 120 œuvres quelle a rassemblées dans un tour de force au centre d'exposition de Baie-Saint-Paul. L'exposition est déjà en cours dans la splendeur automnale de Charlevoix et ce jusqu'au 30 janvier prochain. Une occasion unique de redécouvrir ce maître unique que nous comptons parmi les plus grands.

PARIS :  
Les cafés, les places, les coins calmes  
du 31 septembre au 21 octobre

**GALERIE DOMINION**  
1438, rue Sherbrooke Ouest 845-7833 / 845-7471

**JACQUES PAYETTE**

ŒUVRES RÉCENTES  
Vous êtes cordialement invité à assister au vernissage des œuvres de  
**JACQUES PAYETTE**  
Le samedi et dimanche 14 et 15 octobre 1995  
de 13 h 00 à 17 h 00  
L'artiste sera présent

L'exposition se poursuivra jusqu'au 27 octobre,  
du lundi au samedi de 10 h 00 à 18 h 00 et dimanche de 12 h 30 à 17 h 30

**GALERIE DE BELLEFEUILLE**  
1367 avenue Greene, Westmount, Québec H3Z 2A8  
Tél.: (514) 933-4406 • Téléc.: (514) 933-6553

**Liliane Clément**  
«LES MUSES» EXPOSITION DE TABLEAUX RÉCENTS  
1<sup>ER</sup> OCTOBRE AU 31 OCTOBRE 1995  
mercredi au samedi de 12h00 à 18h00  
VERNISSAGE : samedi le 14 octobre de 12h00 à 18h00

ÉDIFICE BELGO, suite 524, 372 rue Sainte-Catherine Ouest, Montréal H3B 1A2  
Renseignements : (514) 683-3298

**ESTAMPES ORIGINALES**  
anciennes et contemporaines  
EUROPÉENNES  
AMÉRICAINES  
JAPONAISES  
AUTOCHTONES  
DÉCORATIVES  
CANADIENNES

**SALON DE L'ESTAMPE**  
MONTRÉAL 1995  
14 & 15 octobre  
11h à 18h

- Marchands
- Ateliers Collectifs
- Imprimeries

Admission: 3\$  
Info: (514) 465-0036

Catalogue gratuit Tirage d'une estampe Café

SOCIÉTÉ DES COLLECTIONNEURS D'ESTAMPES DE MONTRÉAL

**Artistes peintres**  
Devenez membre du Conseil de la peinture du Québec\*

Avantages:

- Réception gratuite du Bulletin d'information
- Entrée libre aux conférences, ateliers et séminaires
- Réduction du prix d'entrée dans plusieurs musées internationaux grâce à la carte AIAP (UNESCO)
- Possibilité d'être sélectionné pour divers projets d'expositions
- Reconnaissance professionnelle pour les artistes choisis par le comité de sélection
- Espace d'exposition réservé aux membres dans nos nouveaux locaux

Date limite d'admission: 27 octobre 1995

Documents à fournir - 20 diapositives d'œuvres des 2 dernières années

- Curriculum vitae
- Texte de démarche créatrice
- Dossier de presse

Renseignements: Marie (514) 876-3632 du mardi au jeudi de 10h à 17h

Conseil de la peinture du Québec  
460, rue Sainte-Catherine ouest, bureau 913  
Montréal (Québec) H3B 1A7

\* Organisation sans but lucratif subventionnée par le Conseil des arts et des lettres du Québec

**Programme de Parrainage**  
Conçu pour permettre aux artistes peintres, en formation de carrière, de bénéficier de l'aide d'artistes chevronnés, ce programme veut favoriser l'échange et la transmission des connaissances sur les plans humain, technique et professionnel.

Des éléments concrets et théoriques, concernant les diverses étapes de la carrière et la compréhension du système de l'art actuel, font partie du programme.

Sont éligibles les artistes qui ont une production picturale éche- lonnée sur une période d'au moins 5 ans.

Durée du programme 4 mois (novembre 95 à février 96)

Faire parvenir: - 5 diapos ou photos d'œuvres récentes  
- Curriculum vitae  
- Démarche artistique  
- Enveloppe de retour pré-affranchie

Date limite d'inscription: 27 octobre 1995.

Conseil de la peinture du Québec  
460, rue Sainte-Catherine ouest, bureau 913  
Montréal (Québec) H3B 1A7

Information: Nicole Thérien (514) 876-3632 ou 876-3812

Les places sont limitées, 10 stagiaires seront retenus.  
Programme subventionné par le Conseil des ressources humaines du secteur culturel

**ASSOCIATION DES GALERIES D'ART CONTEMPORAIN (MONTRÉAL)**  
324, boulevard Saint-Joseph Est, Montréal  
(514) 843-3334

Services offerts au public:  
A CEOA (Centre d'évaluation d'œuvres d'art)

**LA GUIDE GRAPHIQUE**  
MONTRÉAL

MIREILLE MORENCY-LAY  
RICHARD LACROIX  
TOBIE STEINHOUSE  
Œuvres sur papier - gravures originales  
JUSQU'AU 15 OCTOBRE

EUN JUNG LEE  
ANAÏT ABRAMIAN  
SIMONE ET HENRI JEAN  
DU 16 OCTOBRE AU 16 NOVEMBRE

9, rue Saint-Paul Ouest  
Vieux-Montréal  
Tél.: (514) 844-3438  
Du mardi au samedi ouvert de 10 h à 18 h  
Dimanche ouvert de 12 h à 17 h

**GALERIE**  
ELENA LEE  
VERRE D'ART

«3 X SCULPTURE»  
**SUSAN EDGERLEY**  
**CAROLE PILON**  
**ASTRI REUSCH**  
Jusqu'au 31 octobre

1428, QUÉBEC, SHERBROOKE  
MONTRÉAL (QUÉBEC) H3G 1K4

Du mardi au vendredi de 11 h à 18 h,  
le samedi de 11 h à 17 h

Tél.: (514) 844-6009 • Fax: (514) 844-1335

**PAULE LAGACÉ**  
PEINTURE  
DU 13 AU 26 OCTOBRE

**GALERIE**  
L'AUTRE ÉQUIVOQUE  
333, RUE CUMBERLAND  
OTTAWA  
TÉL.: (613) 789-7145

Du lundi au samedi de 10 h à 17 h 30,  
le dimanche de 13 h à 17 h 30

**Ariane Thézé**  
«Triade» - sculpture-vidéo

**François Vincent**  
«Des chevaux et des jours»

Jusqu'au 28 octobre 1995

Galerie Éric Devlin  
460, Sainte-Catherine Ouest  
Espace 403  
Montréal H3B 1A7  
Tél.: 514-866-6272  
Fax: 514-866-7284

Du mercredi au vendredi de 12 h à 18 h,  
le samedi de 12 h à 17 h

Avec la participation  
du ministère de la Culture du Québec

**GALERIE TROIS POINTS**  
JOCELYNE AUMONT

**Michèle Assal**  
Jusqu'au 4 novembre

372, rue Sainte-Catherine O., suite 520  
Montréal  
Tél.: (514) 866-8008  
Du mercredi au vendredi de 12 h à 18 h,  
le samedi de 12 h à 17 h

**marcelle FERRON**

œuvres sur papier  
1954 à 1995

exposition jusqu'au 25 novembre

**GALERIE SIMON BLAIS**  
4521, rue Clark Montréal - 849-1165  
Du mardi au samedi de 9 h 30 à 17 h 30

**OEUVRES DE**  
**PETER AITKENS**

DU 14 OCTOBRE  
AU 2 NOVEMBRE

**WADDINGTON & GORCE**  
2155, rue Mackay  
Montréal, Québec  
Canada H3G 2J2  
Tél.: (514) 847-1112  
Fax: (514) 847-1113  
Du mardi au vendredi de 9 h 30 à 17 h 30,  
le samedi de 10 h à 17 h

**FERNAND LEDUC**  
RÉTROSPECTIVE  
Jusqu'au 4 novembre 1995

**Galerie d'Arts Contemporains**  
2122, rue Crescent Montréal Tél: (514) 844-6711  
Du lundi au vendredi de 10 h à 18 h, le samedi de 10 h à 17 h

**Richard Purdy**  
et **Carmelo Arnoldin**  
Jusqu'au 11 novembre 1995

**GALERIE CHRISTIANE CHASSAY**  
372, rue Sainte-Catherine Ouest, Salle 418, Montréal H3B 1A2, Tél. + télécopieur: 514 875-0071

**Museo Carrillo Gil, Mexico**  
**Juan Schneider**  
Œuvre «in situ»  
**Ginette Déziel**  
Œuvres sur papier

Du 18 au 31 octobre 1995

Dans le cadre des célébrations du 1<sup>er</sup> anniversaire de la  
Délégation générale du Québec à Mexico.

Remerciements:  
Ministère des Affaires internationales du Québec  
Délégation générale du Québec à Mexico  
Alcan Aluminium

Du mercredi au vendredi de 12 h à 17 h 30,  
le samedi de 12 h à 17 h et sur rendez-vous

**GALERIE** (10<sup>e</sup> anniversaire)  
3886, rue Saint-Hubert  
Montréal  
Renseignement:  
**Lilian Rodriguez**  
281-8556

Du 15 octobre au 16 novembre 1995

**ÉLÈNE GAMACHE**  
«Des poissons, des esprits et des rêves» Peinture

**GALERIE ESTAMPE PLUS**  
49, rue Saint-Pierre, QUÉBEC Tél: (418) 694-1303

**MARCEL MAROIS**  
Tapisseries  
Jusqu'au 22 octobre

**Galerie Madeleine Lacerte**  
1, côte Dinan, Québec, Qc Tél.: 1.418.692.1566

**riverin-arlogos**  
ART CONTEMPORAIN

MIMI CASTONGUAY, ARTHUR FRIEDMAN, JOHANNE MAROIS ET PETER S. CALVERT  
Du 14 octobre au 15 novembre

197, Chemin du Lac d'Argent, Eastman (Québec) JOE 1P0 Tél.: 514-297-4646  
Du jeudi au dimanche de 13 h 30 à 17 h 30

**MONIQUE MONGEAU**  
Du 26 octobre au 25 novembre

**Galerie Yves Le Roux**  
5505, boul. Saint-Laurent, suite 4136, Montréal Tél: 495-1890 Fax: 273-8051

«Salle des maquettes. Salle des études.»  
**Raymond Lavoie**  
Jusqu'au 4 novembre

Visites commentées samedi 14 octobre, 14 h, et jeudi 19 octobre, 12 h

**GALERIE GRAFF**  
963, Rachel Est, Montréal H2J 2J4 (514) 526-2616

## LES ARTS

EXPOSITIONS

## De la désillusion et de la réalité fictive

JENNIFER COUËLLE

BLUE REPUBLIC  
L'Espace 502  
372, rue Sainte-Catherine Ouest  
5e étage. Jusqu'au 28 octobre 1995

À la une du numéro courant du mensuel *Le Monde diplomatique*, Ignacio Ramonet signe un sombre article qui résume le désarroi général dans lequel notre monde est plongé. «Un monde, écrit-il, bousculé par de formidables mutations technologiques, par la persistance des désordres économiques et par la montée des périls écologiques.» Le journaliste demande si nous devons nous résigner à vivre ce que l'économiste et sociologue Max Weber appelait le «désenchantement du monde». Certains artistes n'hésitent pas à s'inspirer de ce point de vue pour élaborer leur œuvre. C'est le cas, notamment, du jeune collectif d'artistes polonais Blue Republic qui présente depuis samedi dernier une installation à l'Espace 502 en face de la Galerie René Blouin.

«Le désenchantement du monde» comme point de vue d'une œuvre

Surtout, ne pas entretenir d'illusions. Si Blue Republic devait avoir un mot d'ordre, ça serait sans aucun doute celui-ci. Fondé à Cracovie en 1990 par Radoslaw Kudlinski et Michael Urban, et constitué également des artistes Anna Passakas et Iwona Kaminska-Urban, le groupe fonctionne comme un programme souple au sein duquel ses quatre membres peuvent réaliser ensemble ou individuellement leur productions sous la signature Blue Republic. Privilégiant une pratique multidisciplinaire, qui, en plus de l'installation, comprend aussi la performance, le théâtre, et des écrits théoriques (exposés plutôt que publiés), Blue Republic se situe dans la lignée des Marcel Duchamp et Joseph Beuys. «Nous cherchons, dit Passakas, à élargir la définition de l'art. Mais contrairement à Beuys, souligne-t-elle, notre contexte de création n'est pas celui de l'Allemagne d'après-guerre et nous n'avons pas, non plus, été marqués par le romantisme allemand.» Pour Passakas, comme pour les autres membres du groupe, l'artiste, comme tout individu, est intimement lié à son environnement social, culturel, politique et économique. «Il est important, poursuit-elle, d'être conscient de la place qu'on occupe dans le monde, et ce, peut importe notre profession.» Son collègue Rudlinski précise que ce à quoi le groupe tente de répondre est la crise globale de valeurs que connaît actuellement notre société. «Nous parlons de la réalité, dit-il, d'où nous sommes maintenant.»

Et la réalité, ou sa représentation métaphorique, qu'on peut voir ac-

tuellement à l'Espace 502, en est une de façades froides et lisses, imperturbables devant le bruit incessant de vrombissements. Réalisée par Passakas et Kudlinski, cette installation *in situ*, intitulée tout simplement *Blue Republic* (on est démocratique ou on ne l'est pas...), occupe environ trois quarts de l'espace d'exposition. Elle est dépouillée et drôlement efficace. Vissées à un support de bois invisible et incliné qui fait la largeur de la galerie, sorte de versant de toit en pente, de grandes feuilles d'acier galvanisées s'étendent du plafond du mur de fond jusqu'au plancher sur lequel elles avancent. Au sol, sur la partie plate de cette immense structure à angle obtus uniformément grise, deux petits moteurs industriels d'un jaune jouet d'enfant soulignent leur présence avec une ostentation toute sonore. Pour tout dire, ce bruit est franchement agaçant. «Ceci, dit Kudlinski montrant du doigt l'assemblage géant, est le reflet partiel de ce qui reste de notre civilisation. Elle a produit des déchets, a collectionné des objets et a multiplié des réalités fictives. Le résultat de toute cette production est une grande réduction, une présence indifférente, c'est tout. Les moteurs consomment beaucoup d'énergie, ils sont le symbole de nos activités sans but réel.»

De quoi se prendre la tête entre les mains, diront avec un triste cynisme ceux qui ne croient pas à la dénonciation. Surtout pas à la dénonciation qui balaye aussi large. Mais il serait vain de tenter d'appréhender cette œuvre pour sa seule qualité esthétique, pour sa forme minimaliste. Car si les artistes de Blue Republic se sont réunis, c'est entre autres, dit Passakas, «en raison de l'expérience d'une certaine forme d'idéologie collective qui existe toujours en Pologne». C'est dire qu'ils cherchent à se prononcer à travers un mode d'expression qui prend racine dans la réalité, dans un contexte social donné. Et, il n'y a pas si longtemps, celui de la Pologne était encore marquée du sceau des répercussions de la dernière grande guerre, d'un «régime qui n'a pas fonctionné», insiste Kudlinski.

Ce n'est pas tant qu'il faille comprendre cette production comme une manifestation politique enrobée d'une spécificité polonaise, car les réflexions qu'elle suscite sont aujourd'hui le propre de la planète entière, et d'ailleurs, Passakas et Kudlinski vivent depuis quelques années déjà à Toronto. En revanche, cependant, ce qui n'échappe pas à leur œuvre est l'arrière-goût un peu âcre d'une réalité qui, dans d'un laps de

temps relativement court, a vu s'élever, s'imposer et s'effondrer une idéologie totalitaire. Ici, même, plusieurs considèrent comme une perte la disparition de certaines valeurs et certitudes, notamment celle de la famille. Puis à la lumière de l'intérêt populaire grandissant pour «l'irrationnel» ou l'ésotérisme, certains inquiets vont jusqu'à se demander si un reniement si total de la religion catholique n'était pas un peu hâtif. Nous sommes troublés, soit. Mais il n'est pas difficile d'imaginer qu'à notre trouble s'ajouterait une désillusion farouche si, en plus, on s'était tapé la mort subite d'une idéologie sociopolitique...

C'est sans doute dans cette désillusion des solutions étatiques et institutionnelles que les artistes d'Europe centrale ont tendance à nous précéder, à nous surprendre même, par une forme d'expression artistique qui risque fort de nous sembler radicale, étrangement simplifiée. N'est-ce pas que ce qui nous est épargné, on le comprend à distance, à travers le filtre, bien poreux parfois, de l'intellect? «La seule nouveauté, les seules réponses possibles, lance Passakas, sont celles qui viennent de nous en tant qu'individus. Notre travail est d'abord et avant tout une affirmation du potentiel créatif de l'être humain.»

Au diable, donc, l'idéologie de l'état, mais bonjour celle de l'individu! Qui plus est, l'individu qui œuvre au sein d'un collectif. Les paradoxes, dit-on, affinent l'intelligence.

MICHÈLE ASSAL  
Galerie Trois Points  
372, rue Sainte-Catherine Ouest  
Espace 520  
Jusqu'au 4 novembre 1995

Après la présence baroque et roucouillante du photographe Evergon, la Galerie Trois Points se fait discrète avec les œuvres d'atmosphères en sourdine de la jeune artiste montréalaise Michèle Assal.

## EXPOSITION

AQUARELLES - HUILES - DESSINS  
des membres  
de l'Académie des Beaux-Arts  
du Québec Inc.  
dirigée par  
Leslie Coppold Are

du mardi 17 octobre au 28 octobre  
VERNISSAGE LE 17 OCTOBRE DE 17H À 20H

Galerie Gemst  
5380, rue Sherbrooke Ouest - 488-5104  
fermé dimanche et lundi

## NOUVELLES ACQUISITIONS

D'OEUVRES PAR LE GROUPE DES SEPT  
ET LEURS CONTEMPORAINS

EN VEDETTE:

PEINTURES RÉCENTES PAR

JOSEPH PLASKETT

GALERIE WALTER KLINGHOFF INC.  
1200, RUE SHERBROOKE OUEST, MONTRÉAL (514) 288-7306

## ZERO ZOO

LE PEINTRE CONNU LE PLUS EN VUE ET PROMETTEUR QUI A REÇU LES MEILLEURES CRITIQUES D'ART. UN "MUST".

PAYSAGES, NATURES MORTES, ABSTRAITES, ET PERSONNAGES ZÉROZOÏSTES. — PETITS ET GRANDS FORMATS AVEC CERTIFICATS D'AUTHENTICITÉ. — VISITES À SON STUDIO À MONTRÉAL LE WEEKEND DE 11 AM À 6 PM OU SUR RDV EN SEMAINE.

843-7712

## LA GALERIE LINDA VERGE

## CLAUDE PELLETIER

l'entourage

Vernissage le 15 octobre

exposition jusqu'au 3 novembre

1049, AV. DES ÉRABLES  
QUÉBEC (QUÉBEC)  
G1R 2N1  
(418) 525-8393

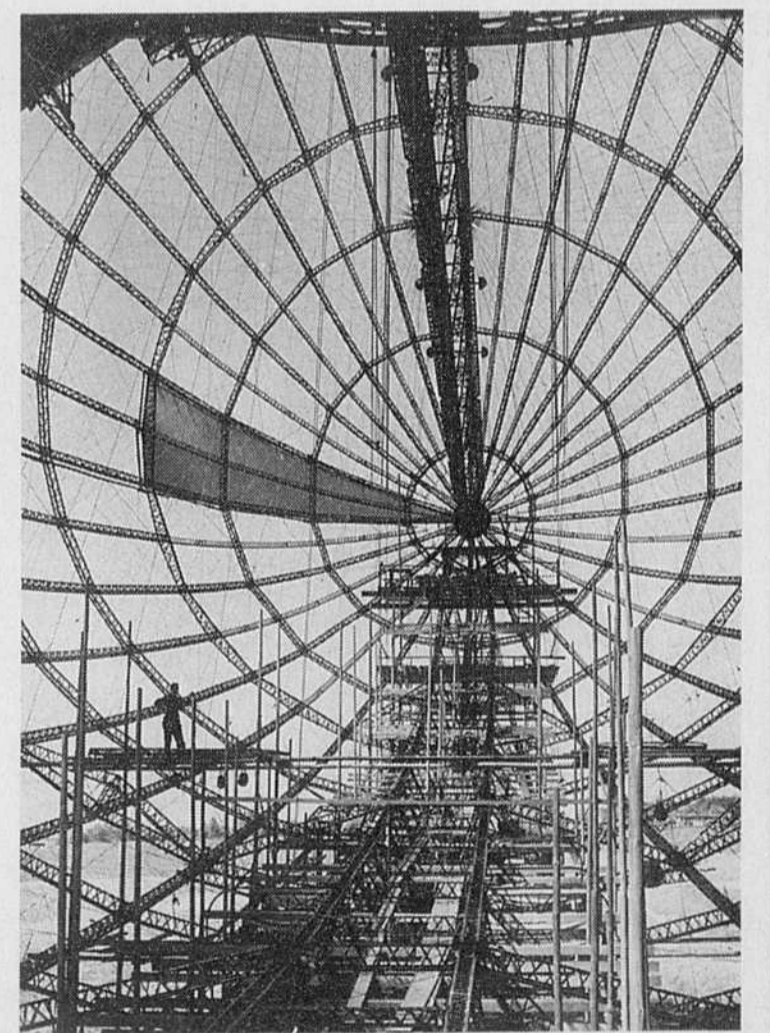


SOURCE GALERIE TROIS POINTS

## ARCHITECTES DE L'IMAGE

LES PHOTOGRAPHES À L'ÂGE HÉROÏQUE DES GRANDS TRAVAUX

DU 11 OCTOBRE 1995 AU 14 JANVIER 1996



Lichtbildabteilung der Luftschiffbau Zeppelin GmbH, Côte du zeppelin Hindenburg LZ129 vu de l'intérieur de la charpente, vers 1934. Collection du CCA

CCA

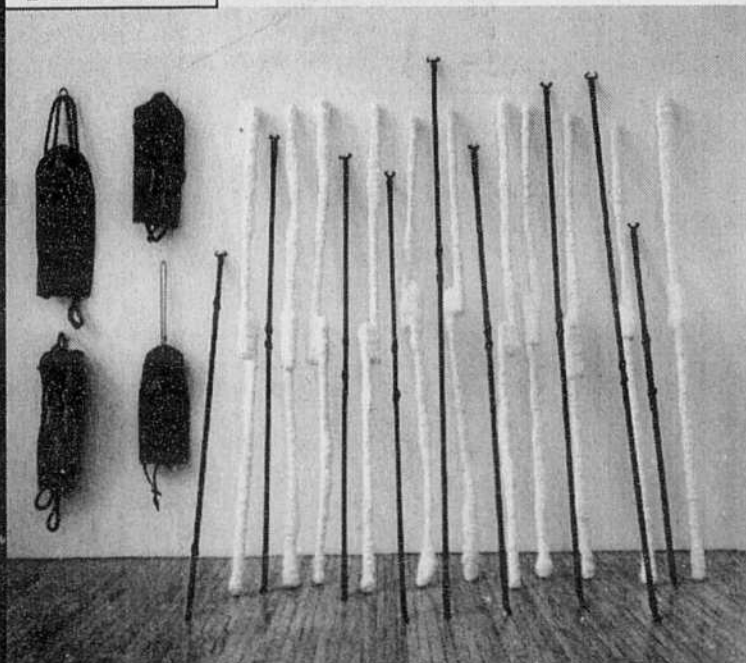
Centre Canadien d'Architecture/  
Canadian Centre for Architecture  
1920, rue Baile, Montréal, Québec, Canada H3H 2S6  
Renseignements : (514) 939-7026

LES CENT JOURS D'ART CONTEMPORAIN

Du 28 septembre au 26 novembre 1995

IRENE F. WHITTOME

Consonance



Contredanse, 1995. Tiges métalliques, plâtre, toiles, corde, bois, métal. 312,5 X 447 X 93 cm. Photo : Richard Max-Tremblay.

CIAC-Centre international d'art contemporain de Montréal

314, rue Sherbrooke Est - Du mercredi au dimanche, de midi à 19 h - Renseignements : (514) 288-0811

LE DEVOIR

Conseil des arts et des lettres du Québec, Conseil des arts de la Communauté urbaine de Montréal, Conseil des Arts de Canada, Service de la culture de la Ville de Montréal, ministère du Patrimoine canadien, Développement des ressources humaines Canada, ministère de la Sécurité et du revenu du Québec, The Gershon Iskowitz Foundation.

marcelle FERRON  
œuvres sur papier  
1954 à 1995  
exposition jusqu'au 25 novembre  
GALERIE SIMON BLAIS  
4521, rue Clark Montréal - 849-1165  
Du mardi au samedi de 9 h 30 à 17 h 30

ATELIER CIRCULAIRE  
DU 12 AU 24 OCTOBRE  
EXPOSITION D'ESTAMPES SÉLECTIONNÉES  
PAR L'ATELIER CIRCULAIRE POUR LA PRODUCTION D'UNE BROCHURE RÉALISÉE EN COLLABORATION AVEC LA REVUE PARCOURS

VERNISSAGE ET LANCEMENT  
Le jeudi, 19 octobre à 17h

La galerie est ouverte tous les jours de 11h à 17h  
Avec la participation du Conseil des Arts et des Lettres du Québec et de la CUM  
40 Molière est. no 401.  
Montréal (Québec) H2R 1N8  
Tél.: (514) 272-8874



# FORMES

## Bungalow, bord de l'eau

On aura beau faire, le Québécois reste accroché à son rêve bungalow. Aux confins des banlieues, découvrons donc deux expériences — l'une esthétique, ici, à Hudson, l'autre paysagère, la semaine prochaine, à Verchères — qui en indiquent peut-être une version nouvelle.

SOPHIE GIRONNAY

La maison que vous voyez là, mesdames et messieurs, est une résidence privée située sur le bord du lac des Deux-Montagnes à Sainte-Madeleine de Rigaud, près d'Hudson. Son propriétaire, un riche promoteur montréalais, compte y couler une paisible retraite et n'a lésiné ni sur les moyens ni sur le talent pour se faire construire ce qu'il y avait de mieux, dans la veine contemporaine. Il a choisi un site des plus charmeurs, où les flots paresseux lapent la berge d'un doux clapotis, où mille battements d'ailes et frissons de feuilles animent les airs. Il a confié les plans au bureau d'architectes Saucier+Perrotte, l'un des plus lancés en ville en ce moment (Usine C, la future Faculté d'aménagement, le hall et la façade de Cossette Communications), et lui a donné carte blanche ou presque. Et Gilles Saucier s'est investi dans la réalisation de cette demeure, avec la ferme et sincère volonté de créer une œuvre personnelle quoique de commande.

Ca, un «bungalow»? Cette chic résidence, pur produit de luxe? Aucun rapport, me direz-vous, avec les images qu'évoque dans nos têtes le terme de «bungalow»: uniformité des banlieues, familles Spic and Span des années 60, tondeuses à gazon en folie... Et pourtant! Cette maison, dont le propriétaire tient à garder l'anonymat et que nous appellerons la résidence X, tient du bungalow par bien des aspects, si on se réfère au livre d'Anthony D. King *The Bungalow, the Production of a Global Culture*, somme des sommes sur la question.

### De la hutte en bambou

Le bungalow, c'est toute une histoire, qui commence au Bengal au début du 17<sup>e</sup> siècle! Arthur D. King, professeur britannique en histoire de l'art et sociologie, l'étudie depuis plus de trente ans et en retrace ici les grandes étapes. En fait, le bungalow, dit-il, est la forme d'habitation qui s'est le plus propagée à travers le monde, en Europe, en Afrique, en Australie... Sa propagation a coïncidé avec l'expansion de l'économie de marché capitaliste, dont le bungalow est le symbole — plus même que les tours à bureaux! — mais aussi l'un des instruments.

À l'origine confortable hutte en bambou et au toit de chaume, entourée d'une véranda, il servait de logement temporaire aux colons britanniques des Indes. Puis, dans la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, le bungalow s'est multiplié sur les bords anglais de la Manche, alors que toute une nouvelle classe sociale (profitant d'un surplus de capital créé par l'industrialisation, de l'exode rural et de la chute du prix des terrains) accédait aux joies des «vacances à la mer» et de la «résidence secondaire». Le bungalow saute l'Atlantique et se répand comme une traînée de poudre autour de Los Angeles, dès avant la guerre de 1914-18. Qu'il soit un produit manufacturé qu'on achète sur catalogue, ou qu'il prenne la forme anoblie des «prairie house» de Frank Lloyd Wright, le bungalow devient déjà, dès ce moment, le petit refuge réservé de paix et de nature du propriétaire banlieusard que l'on connaît aujourd'hui.

### Cas d'espèce et d'hybridation

La résidence X de Saucier+Perrotte a toute l'apparence d'une hybridation ou d'une collision entre un bungalow bas des années 60 et une «cabane au Canada». Son langage fort, dérangeant, inhabituel, crée un effet intéressant de léger malaise. Côté arrivée, c'est compact, vertical comme les grands pins (l'entrée spectaculaire est une vitrine avec rideau théâtral se dressant sur deux étages), et ça en impose. Côté lac, ça s'étire en longueur, se pose et se couche en s'ouvrant, toutes vitres et terrasses dehors, sur la ligne d'horizon. Ying d'un bord, yang de l'autre...

En ville, Saucier et Perrotte, farouches néo-modernistes, déclinent avec constance et brio le cube et les lignes droites. Mettre un toit en pente fut pour eux presque un cas de conscience: «Serions-nous vraiment capables de rester dans l'esprit qu'on cherchait avec un toit en pente? Mais on est au Québec et à la campagne, il ne faut pas lutter contre le climat.» Résultat: un toit posé, presque en suspension, au-dessus du reste, avec des détails qui soulignent sa position détachée. Le volume qu'on distingue à droite, au deuxième étage et revêtu de cèdre, est la chambre des maîtres, «presque une cabane dans les arbres», dit M. Saucier.

Les parallèles avec la maison québécoise traditionnelle ne s'arrêtent pas là. Les espaces intérieurs, par exemple, sont délimités non par des murs de gypse, mais par la présence d'éléments comme l'escalier ou la cheminée, cœur et pivot de la maison.

Mais la clé «bungalow», elle aussi, permet d'ouvrir bien des portes.

«Nos points de repère ont été les pins, l'éralbe centenaire, et on a tout de suite imaginé quelque chose de lon-

giline placé devant le paysage. La maison est très transparente, pour que les gens aient un sentiment d'appartenance au terrain, et elle s'organise dans le sens de la longueur, sur plus de 30 mètres», explique Gilles Saucier, retraçant la genèse de la maison. C'est sur la façade côté rive, surtout, que l'horizontalité du plan se révèle, par la ligne de force qui souligne l'étage et se prolonge en une terrasse. Les revêtements gris charcoal, bois fauve et chamois verti font un pendant civilisé aux coloris des troncs, de la terre et du ciel.

En Angleterre, au tournant du siècle, raconte notre historien Arthur D. King, la mode du bungalow coïncida avec tout un mouvement de retour à la nature et à la «vie simple». Au bungalow, les aristos et leurs copieurs menaient la vie de bohème, et cultivaient des goûts artistiques, dont on parlait dans *The Bungalow*, une revue strictement culturelle. (Dans certains romans à l'eau de rose, le bungalow prit aussi des allures de tanière de célibataire où, loin des regards indiscrets, se perpétuaient de louches ébats, où les Victoriennes tombaient le corset pour jouer les Lady Chatterley.)

Cette idéologie de contre-urbanisation et de quête du Saint-Graal vert lui demeure attachée encore aujourd'hui. Elle explique en partie la forme basse caractéristique du bungalow type, qui lui fait épouser le terrain dans un grand élan d'amour gazonné, ainsi que la prédominance des lignes et des volumes à l'horizontalité. Dès 1884, un architecte new-yorkais spécialisé dans le bungalow de luxe notait que l'ornementation lourde était dépassée et qu'en matière de maison de campagne, les mots d'ordre étaient désormais: «simplicité, élégance et raffinement du design». Ça ne date pas d'hier!

Autre aspect très bungalow: l'interpénétration de l'extérieur et de l'intérieur, accentuée par l'inévitable véranda. À la résidence X, l'impression de vivre en partie dehors est créée de manière plus subtile, non seulement par les baies vitrées et les aires ouvertes, mais aussi par l'usage des matériaux. Ardoise volcanique, érable, cèdre qui enveloppent l'extérieur sont utilisés en dedans, ou sont ajoutés aussi des détails en pierre calcaire, «comme un morceau du paysage ramené à l'intérieur», précise M. Saucier.

### Vivre en bande, mais comment...

Mais le bungalow ne vit pas seul, c'est là son moindre défaut (qui le distingue de la maison de campagne). En Amérique du Nord, la floraison du bungalow a correspondu à un étalement urbain galopant qui a changé à jamais la structure de nos villes comme la face de notre société, *dixit* toujours Arthur D. King. Seul maître après Dieu dans son petit domaine, où il accède en auto (ce qui fut bon pour l'économie), l'homo bungalow se comporte en bon pilier de la société de consommation. Et surtout, l'habitat de type bungalow, fruit du morcellement des terres, a permis l'accès à la propriété des classes moyennes, qui en profitèrent pour fuir les plus démunis et les Noirs. Ils s'installèrent par quartiers, entre gens de même rang social.

Malgré ses prétentions à la solitude, à la privauté (à l'anonymat), le bungalow vit donc en bande, et la résidence X de Saucier+Perrotte ne fait pas exception! Située au cœur d'un domaine huppé, qui se présente comme un club privé (avec entrée surveillée, accès au tennis, etc.) elle est entourée d'énormes cabanes, toutes de pompeux pastiches néo-victoriens. Par son goût affiché pour l'architecture actuelle, la résidence X fera peut-être figure d'aristocrate ou d'excentrique dans son propre club (renouant ainsi avec ses ancêtres britanniques). Elle n'en vivra pas moins en bonne intelligence avec ses voisins de même portefeuille.

Le plus rigolo de toute cette histoire est que les développements domiciliaires plus modestes, qui se développent partout en banlieue maintenant, s'éloignent du type bungalow californien pour se rapprocher du «townhouse» néo-victorien. Que veut dire cette nostalgie? Les urbanistes à la mode ont beau prêcher le retour en ville, la vertu des quartiers où se mélangent les âges et les origines ethniques ou sociales, le Québécois moyen demeure accroché à son rêve bungalow de petit coin de nature en banlieue... tout en aspirant manifestement à une autre forme d'abri.

Voilà pourquoi la tentative d'hybridation que représente la résidence X de Saucier+Perrotte, de même que les sensations étranges de tiraillements que son esthétique suscite, sont intrigantes et passionnantes à plus d'un titre. Pourrait-il s'agir d'une voie nouvelle?

### La production d'une culture universelle

La version revue et améliorée du livre d'Anthony D. King, *The Bungalow, the Production of a Global Culture*, très illustrée, sortait cet été chez Oxford University Press, au moment même où, à Hudson, monsieur X inaugurerait son barbecue.



### Architectes de la culture

Saucier+Perrotte, fondé en 1988, s'est surtout spécialisé dans l'équipement culturel, avec la rénovation des théâtres d'aujourd'hui, du Rideau Vert (prix d'excellence de l'Ordre des architectes), des salles du Grand Théâtre du Québec ou plus récemment de l'Usine C (finaliste aux prix de cette année). Chargé (par voie de concours) d'une aile neuve à la Faculté d'aménagement, il agrandira aussi la Cinémathèque. Enseignement et conférences s'ajoutent aux activités de Gilles Saucier et d'André Perrotte, deux copains de classe, promotion 1982. Gilles fut pendant six ans membre du défunt bureau Cayouette et Saïa.

Pour Saucier et Perrotte, construire une maison était donc une sorte de contre-commande, un paradoxe: «Notre travail avec les théâtres, dit Gilles, nous a permis de remettre en question un tas de clichés résidentiels (comme les

espaces petits pour créer de l'intime). Ici comme dans l'institutionnel, on a travaillé beaucoup plus les cadrages, les points de vue, le spectaculaire. On a calculé les perspectives...» Et André d'ajouter «C'est drôle car cette maison semble en dehors du reste de notre travail et pourtant, plus on l'analyse et plus on s'aperçoit qu'elle y est reliée de toutes sortes de façons.»

PHOTOS ALAIN LAFOREST

## IDÉ

### Programme SRAD, Grand Prix de la Recherche: 25 000 \$

Institut de Design Montréal

1037, rue Rachel  
3<sup>e</sup> étage  
Montréal (Québec)  
Canada H2J 2J5  
Téléphone: (514) 596-2436  
Télécopieur: (514) 596-0881

À l'occasion de la tenue du concours "Les Prix de l'Institut de Design Montréal, édition 1995-96", l'Institut a décidé de remettre un Grand Prix de la Recherche, de 25 000 \$, qui sera accordé spécifiquement au meilleur projet du programme pour stimuler la recherche appliquée en design (SRAD).

Trois projets finalistes seront choisis parmi tous les projets du programme SRAD qui étaient complétés au 3 octobre 1995. Les finalistes seront présentés dans le

magazine L'actualité, au mois de décembre prochain. Le projet gagnant sera ensuite présenté dans un cahier spécial de L'actualité du mois de janvier. Pour donner encore plus de visibilité au concours et au gagnant, l'Institut a conclu une entente avec le réseau TVA, qui diffusera le 14 janvier 1996 une émission spéciale présentant tous les finalistes et où l'on annoncera en primeur le nom du gagnant. Ce grand événement sera suivi par la tenue d'une exposition des projets de recherche des

finalistes et des lauréats au Musée McCord, à Montréal. Cette exposition sera éventuellement présentée sur la scène internationale.

Le programme SRAD a été inauguré en septembre 1993. Depuis, six appels de propositions ont été lancés. 22 projets de recherche appliquée en design sont actuellement en cours de réalisation ou sont déjà complétés. L'Institut a accordé plus de 2 millions de dollars, sous forme de

contributions financières, aux entreprises et designers responsables de mener à bien ces projets.

Un appel de propositions est présentement en cours. Les intéressés peuvent se procurer un formulaire de propositions, du lundi au vendredi entre 9h et 16h, aux bureaux de l'Institut de Design Montréal. Les formulaires devront être retournés dûment complétés, à l'Institut, avant le mardi 31 octobre, 16h.